ETUDE SUR LA DÉRIVATION

DANS LA

LANGUE INTERNATIONALE

PAR

L. COUTURAT

Docteur ès-lettres

2e ÉDITION

Prix : 1 franc

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT

—

1910

LINGUO INTERNACIONA DI LA DELEGITARO

(SISTEMO IDO)

Manuels et dictionnaires.

A la librairie DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris (5e) :

Dictionnaire international français, par L. DE BEAUFRONT et L. COUTURAT, avec une préface de M. OTTO JESPERSEN (broché, 2,50 ; cartonné, 3,50).

Dictionnaire français-international, par *les mêmes* (mêmes prix).

Grammaire complète, par L. DE BEAUFRONT (broché, 1,25).

Grammaire élémentaire avec Exercices (*Exercaro*) broché, 1 fr. 25.

Corrigé des Exercices de la Grammaire elémentaire, 0 fr. 60.

Unesma Lektolibro, 1 broshuro de 112 pag. : 1 fr. 25 (anke che G. PITMAN e FRANCKH).

Duesma Lektolibro, sama preco.

Enkhiridion o Manu-libro di Epikteto, trad. par C. S. PEARSON et L. COUTURAT (50 centimes).

Internaciona Komercala Lexiko, en anglais, français, allemand et Ido, par P. D. HUGON (broché, 1,25).

Internaciona Matematikal Lexiko, en Ido, allemand, anglais, français et italien, par L. COUTURAT (2 fr.).

Manuel complet (*grammaire, deux dictionnaires*, spécimens), 64 p., in-16 (50 centimes).

La Reformo justigata. — La Réforme justifiée, en Ido et français, par L. COUTURAT (50 centimes).

Les Vrais Principes de la Langue auxiliaire, par IDO, 32 p. in-8° (50 centimes).

Petit cours de Langue internationale Ido, par F. SCHNEEBERGER, édition française, par A. CREUX (50 centimes).

Petite Grammaire Ido, *avec exercices*, par A. GIMINNE (10 centimes).

Franca Guidlibreto, brochure de 20 p. in-18 (les 10 : 1 fr. ; les 100 8 fr.).

Progreso, organe officiel de la *Délégation pour l'adoption d'une Langue auxiliaire internationale* et de l'*Union des Amis de la Langue internationale*. Revue mensuelle en Ido. Abonnements : 1 an, 5 fr. ; 6 mois, 2,50. (Les abonnements partent du 1er mars et du 1er septembre).

La librairie Delagrave procure tous les autres manuels et livres de la langue internationale Ido.

ÉTUDE SUR LA DÉRIVATION

AVERTISSEMENT

L'Etude sur la Dérivation en Esperanto, dédiée à MM. les membres du Comité de la Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale, composée en juin 1907, imprimée à 1000 exemplaires, fut distribuée aux Espérantistes les plus connus et les plus éminents, pendant et après le Congrès Espérantiste de Cambridge (août 1907), et particulièrement aux membres du Lingva Komitato. Elle reçut des approbations si nombreuses et si autorisées que l'auteur pouvait espérer que les « maîtres de l'Esperanto » appliqueraient au moins une partie des principes de son Etude, et que, sur ce point très important de la L. I., l'entente pourrait aisément se réaliser entre le Lingva Komitato et le Comité de la Délégation. Les chefs espérantistes en ont décidé autrement. Mais les principes théoriques proposés dans cet ouvrage ont été appliqués dans le projet de Ido, et, après que le Lingva Komitato eut refusé de discuter l'œuvre, dans la Langue de la Délégation; ce qui a prouvé combien avaient tort les critiques (peu nombreux d'ailleurs) qui objectaient que ces principes logiques sont « bons en théorie », mais ne valent rien en pratique et sont inapplicables. La pratique, à laquelle ils en appelaient, a réfuté leur assertion.

La discrétion de l'auteur se montre dans la mention imprimée sur la couverture : « Jusqu'à nouvel ordre, cette brochure n'est pas destinée à la publicité ni mise dans le commerce ». Cela signifiait qu'elle n'était qu'une proposition privée et amicale de l'auteur aux confrères les plus compétents, et qu'il évitait soigneusement que cette critique de l'Esperanto influençât défavorablement et à tort des « profanes » quelconques. Son intention et son bon vouloir ont été complètement méconnus.

Cet ouvrage fut composé en français, car pour traduire, expliquer et discuter les dérivés de l'Esperanto, on a besoin d'une autre langue. Nous la traduisons à présent en Ido, parce que cette langue réalise les principes justes de la dérivation, et peut par conséquent se comparer et s'opposer à l'Esperanto.

L'ouvrage contenait l'Avertissement suivant :

« Nous avons pris pour base du présent travail les deux *Dictionnaires esperanto-allemand* et *allemand-esperanto*, deuxième édition (parue fin 1906), parce qu'ils sont les plus récents et les plus complets, et parce qu'ils ont l'approbation et la recommandation spéciale du Dr Zamenhof... Ces deux dictionnaires sont donc, plus que tous autres, l'expression authentique et autorisée de la pensée du Maître et de l'esprit qui a présidé à la création de l'*Esperanto* ».

On ne pouvait faire une allusion plus discrète au fait que ces dictionnaires étaient remplis d'illogismes, d'irrégularités et d'idiotismes, remarqués avec regret et inquiétude par les Espérantistes les plus compétents, car ils révélaient crûment

le manque de méthode qui caractérise l'Esperanto primitif, et faisaient craindre que la langue, sous une telle influence et en face de tels exemples, ne se corrompît de plus en plus. Il n'est pas de livres qui aient contribué davantage à prouver la nécessité d'une réforme, je dis d'une réforme de principe et systématique. Nous avions soigneusement et patiemment rangé par classes tous les dérivés ou composés incorrects de l'Esperanto ; nous trouvâmes pour chaque classe le moyen de la corriger, et nous découvrîmes ainsi les règles générales de la dérivation, non pas *à priori* par conséquent, à l'aide d'un raisonnement logique, mais *à posteriori*, par une longue observation des illogismes de la littérature espérantiste. Nous savions donc bien, *nous étions sûrs*, ayant épuisé tous les cas possibles, que notre système était applicable à tout le dictionnaire sans aucun empêchement ni difficulté. Mais nous ne supposions nullement alors, que, par l'aveugle résistance des maîtres de l'Esperanto, nous serions forcé de faire cette application nous-même, et de collaborer à la langue qui remplit les exigences de la logique. Si cette langue existe maintenant, et porte un autre nom que Esperanto, la « faute » (ou le mérite peut-être) en revient uniquement aux chefs conservateurs de l'Esperanto. C'est aussi pour cela que nous supprimons le nom de l'Esperanto du titre de cet ouvrage, d'autant plus que les principes qui y sont exposés peuvent s'appliquer à n'importe quelle langue.

Cette deuxième édition n'est pas une traduction servile de la première, d'abord parce que mes opinions ont progressé et se sont précisées

depuis deux ans, par suite d'une plus grande expérience acquise; ensuite, parce que certaines parties de circonstance n'ont plus aujourd'hui de raison d'être.

INTRODUCTION

Le système de dérivation de l'Esperanto est sans contredit le trait le plus caractéristique de cette langue ; il contribue plus que tous les autres à lui donner un caractère de simplicité et de régularité logiques, qui ne le rend pas seulement séduisant pour le théoricien, mais très facile à apprendre et à manier, même pour les personnes médiocrement instruites. Ce système est en même temps la source de la richesse de la langue, et en fait un idiome vivant et autonome. Alors qu'aucune de nos langues ne possède une famille complète et régulière de dérivés (1), l'Esperanto permet de former logiquement tous les dérivés dont on peut avoir besoin, et cela par une méthode générale et régulière qui fournit à la fois la *forme* et le *sens* du dérivé nouveau.

Néanmoins aucun des auteurs de manuels n'a encore pris le soin de formuler d'une manière explicite et rigoureuse les règles de la dérivation; et cette omission est surtout remarquable en ce qui concerne la dérivation immédiate. Nous appelons dérivation *immédiate*, toute dérivation qui consiste dans le simple changement de la

(1) Nous appellerons « famille » de mots l'ensemble de tous les mots dérivés d'une même racine, soit immédiatement, soit au moyen d'affixes.

finale grammaticale du mot ; par opposition à la dérivation *médiate*, qui s'effectue au moyen d'affixes (suffixes ou préfixes), soit ajoutés, soit supprimés. Or on dit bien, dans les manuels, que, étant donnée une racine, on forme le substantif en lui ajoutant **-o**, le verbe en lui ajoutant **-i**, et ainsi de suite ; mais on ne dit pas *quel est le sens* du mot ainsi obtenu. C'est pourtant là la partie essentielle de la dérivation ; il est en effet tout à fait inutile de former de nouveaux mots, si l'on n'en connaît pas exactement le sens : à chaque *forme* de la dérivation doit correspondre un *sens* (ou changement de sens) spécial ; c'est là une simple conséquence du *principe d'univocité* (unité de sens). On reproche avec raison à nos langues d'employer plusieurs affixes pour le même sens, et d'attribuer plusieurs sens au même affixe. Une langue artificielle présente au contraire cet avantage que sa dérivation peut, et par suite doit être *univoque*, c'est-à-dire qu'entre la forme et le sens de chaque dérivé il doit y avoir une correspondance univoque et réciproque (comme généralement, entre les idées et les mots ou les éléments des mots).

Or ce principe fondamental a pour conséquence le *principe de réversibilité*, que voici : Si l'on passe d'un mot à un autre d'une même *famille* en vertu d'une certaine règle, on doit pouvoir passer, à rebours, du second au premier en vertu d'une règle exactement inverse ; c'est ce qu'on exprime en disant que la dérivation doit être *réversible*. Pour prendre un exemple, si le suffixe **-ist** désigne la personne qui s'occupe (par métier) de la chose indiquée par le radical (**ar-**

tisto, **muzikisto**), le substantif obtenu en supprimant ce suffixe doit indiquer la chose dont s'occupe la personne désignée (**arto**, **muziko**). Car autrement on obtiendrait deux sens pour le même mot, ce qui violerait le principe d'univocité.

Cette règle est absolument générale, et vaut pour toutes les espèces de dérivés. Mais, appliquée aux dérivations immédiates, elle a des conséquences particulièrement intéressantes. Puisqu'on doit pouvoir passer à volonté du substantif au verbe, ou inversement, par un simple changement de la désinence, il s'ensuit que la racine doit toujours conserver le même sens, et que les finales n'ont d'autre effet que d'indiquer l'espèce grammaticale du mot, c'est-à-dire le rôle grammatical que possède dans la phrase l'idée exprimée par la racine. *Les finales grammaticales ne peuvent donc changer le sens de la racine et servir à la dérivation*, comme il arrive constamment en Esperanto.

Ce défaut se révèle dans le conseil que les auteurs de manuels donnent aux élèves. Ils recommandent de se rappeler avec soin, non seulement le sens de la racine, c'est-à-dire l'idée qu'elle représente, mais encore son espèce grammaticale, en d'autres termes l'espèce du mot que l'on forme le premier de la racine. Pourquoi cette précaution est-elle utile ? Par exemple, du verbe **hipokriti** on dérive **hipokrito** (action hypocrite) et la personne est **hipokritulo**. Mais de **fripono** (*fripon*) on dérive immédiatement **friponi** (*être fripon*) : pourquoi **fripono** n'indique-t-il pas l'action, et **friponulo** la personne ? Parce que la racine est verbale dans le premier cas,

et substantive dans le second ? Par conséquent, pour faire des dérivations correctes, il faut se rappeler le premier dérivé de chaque racine ; si l'on se trompe sur ce détail, on commet nécessairement des erreurs. Ainsi on trouve **kulturigi** avec le sens de *cultiver* : pourquoi ? Parce qu'on est parti de l'adjectif **kultura**, qu'on interprète : *cultivé* ; mais si l'on partait du substantif **kulturo**, on n'aurait qu'à dire **kulturi**, car alors **kulturo** serait l'action de cultiver. Ce n'est là qu'un exemple des doubles sens et des absurdités innombrables qu'engendre la violation des principes logiques posés ci-dessus.

Ce sont ces principes que nous allons appliquer à l'étude critique de chaque espèce de dérivation, en commençant par les dérivations immédiates, les plus importantes et les plus fréquentes. Nous formulerons d'abord pour chacune d'elles la règle générale, telle qu'elle ressort de l'application des principes ; puis nous rechercherons et critiquerons les applications fausses et indiquerons leur correctif.

CHAPITRE PREMIER

DÉRIVATIONS IMMÉDIATES

Comme, en vertu du *principe de réversibilité*, on ne peut pas, dans les dérivations immédiates, distinguer le mot primitif du mot dérivé, nous n'étudierons pas séparément la *dérivation* du substantif, puis celle du verbe, etc., mais les *relations* réciproques de ces mots deux à deux.

I. — Relation du verbe et du substantif

§ 1. En général, quand une racine comporte un sens verbal, c'est-à-dire peut fournir immédiatement un verbe, le substantif immédiatement dérivé signifie l'action ou l'état exprimé par ce verbe. Les exemples seraient innombrables; citons-en seulement quelques-uns : **esperi** (*espérer*), **espero** (*espoir*) ; **enui** (*s'ennuyer*), **enuo** (*ennui*); **fondi** (*fonder*), **fondo** (*fondation*) ; **legi** (*lire*), **lego** (*lecture*); **pagi** (*payer*), **pago** (*paiement*), etc.

§ 2. Par une extension naturelle et presque inévitable, dont nos langues donnent constamment l'exemple, le substantif immédiatement dérivé d'un verbe signifie aussi le résultat essentiel ou immédiat de l'action, dont l'idée est souvent inséparable de celle de l'action elle-même. Exemples : **dekreto** (*décret* et action de décréter) ; **diferenco** (*différence*) ; **diro**, (le) *dire* (l'action, et ce qu'on dit) ; **dono**, **donaco** (*don*); **esprimo** (*expression*) ; **flekso** (*flexion*); **gravuro** (*gravure*) ; **imito** (*imitation*); **izolo** (*isolement*, acte et état); **kolekto** (*collection*) ; **ko-**

mentario, **komisio** (*commission*) ; **kompilo** (*compilation*) ; **koncepto** (*conception*) ; **kondiĉo** (*condition* et action de conditionner) ; **kontribuo** (*contribution*) ; **kontuzo** (*contusion*) ; **kopio** (*copie*) ; **manko** (*manque* et ce qui manque) ; **mordo** (*morsure*) ; **pako** (*paquet* et *empaquetage*) ; **parodio** (*parodie*) ; **produkto** (*production* et *produit*) ; **profito**, **rabato** (*rabais*) ; **rikolto** (*récolte*) ; **riparo** (*réparation*) ; **rompo** (*rupture*) ; **sigelo** (*sceau* et action de sceller) ; **solvo** (*ré-solution*) ; **sputo** (*crachement* et *crachat*) ; **stampo** (*estampille*) ; **studo** (*étude*) ; **ŝuldo** (*dette*) ; **ŝvelo** (*enflure*) ; **ŝvito** (*sueur*, *sudation*) ; **takso** (*taxe*, *taxation*) ; **tatuo** (*tatouage*) ; **testamento** (*testament* et action de tester) ; **tinkturo** (*teinture*) ; **traduko** (*traduction*) ; **valoro** (*valeur* et le fait de valoir) ; **verko** (*ouvrage* et composition) ; **vundo** (*blessure*). L'impossibilité pratique de distinguer l'action ou le fait et son résultat immédiat apparaît spécialement dans les noms de météores : **pluvo** (*pluie*, le fait de pleuvoir, et l'eau qui tombe) ; **neĝo** (*neige*) ; **hajlo** (*grêle*), etc.

§ 3. Parfois même le substantif désigne seulement le résultat immédiat ou le produit essentiel de l'action. Exemples : **amalgamo**, **apanaĝo**, **argumento**, **desegno** (*dessin*, cf. **gravuro**, **kopio**, etc.) ; **faldo** (*pli*) ; **fendo** (*fente*) ; **foso** (*fosse*) ; **fumo** (*fumée*) ; **makulo** (*tache*) ; **markoto** (*marcotte*) ; **nebulo** (*brouillard*) ; **noto** (*note*) ; **odoro** (*odeur*) ; **ploro** (*pleur*) ; **rezulto** (*résultat*) ; **skemo** (*schème*) ; **skiso** (*esquisse*) ; **trato** (*traite*).

Dans ce cas, on désigne en Esperanto l'action

proprement dite au moyen du suffixe **-ad** : **faldado** (*action de plier*); **fendado** (*action de fendre*); **fosado** (*action de creuser*); **fumado** (*action de fumer*), etc. Il en est de même pour certains exemples du § précédent ; on dira par exemple : **dum la verkado de tiu ĉi verko**. Mais il y a là une inconséquence manifeste. En effet, d'après le *Fundamento* et tous les manuels, « **ad** marque la durée dans l'action » ou bien la répétition de l'action (exemples classiques : **pafo, pafado**; **danco, dancado**). Une conséquence logique évidente et inéluctable de cette définition, est que le suffixe **ad** ne peut s'appliquer qu'à un radical qui signifie déjà par lui-même une action. De même que **pafado** n'est que la répétition de **pafo**, et **dancado** la prolongation de **danco**, **fendado** ne peut être que le fréquentatif de **fendo**. Il est donc impossible de prendre **fendo** pour le résultat de l'action, et **fendado** seul pour l'action pure et simple; cela est expressément contraire au *Fundamento*.

Dans d'autres cas, on distingue au contraire le résultat de l'action au moyen du suffixe **aj** : **dirajo, donajo, esprimajo, imitajo, kolektajo, kopiajo, pakajo, produktajo, rikoltajo, solvajo** (solution chimique), **studajo, tradukajo**, en conservant le substantif immédiatement dérivé pour signifier l'action (avec le fréquentatif **ad** en cas de besoin). Ce système est le seul conforme aux principes de l'Esperanto. Seulement, cet emploi du suffixe **aĵ** est équivoque en bien des cas, car avec un radical verbal **aĵ** équivaut à **atajo** (**itajo**) et désigne en principe l'*objet passif* de l'action : la chose *dite*, *donnée*, *imitée*, *co-*

piée, *traduite*. Or, s'il est des cas où le résultat ou produit de l'action se confond avec l'objet passif de l'action, il y en a d'autres (ceux que nous venons de citer) où ces deux objets sont bien différents : la *copie* se distingue de l'*original copié*, l'*imitation* du modèle *imité*, la *traduction* du *texte traduit*. Employer **-aj** dans ces cas donnerait lieu à de nombreuses confusions. Il faut adopter un nouveau suffixe, qui désigne uniquement et expressément le résultat de l'action. Ce sera par exemple **ur** (1). On dira donc : **fendo** (*action de fendre*), **fenduro** (*fente*) ; **rompo**, **rompuro** (*cassure*), **rompajo**, **rompitajo** (*objet cassé*) ; **imito** (*action d'imiter*), **imituro** (*imitation*), **imitajo** (*chose imitée*) ; **kopio**, **kopiuro** (*copie* faite), **kopiajo** (*chose copiée*) ; et ainsi de suite.

§ 4. On trouve ensuite une foule de verbes immédiatement dérivés de substantifs, qui signifient « enduire de, garnir de, revêtir de, munir de » : **ori** (*dorer*) ; **arĝenti** (*argenter*), etc. ; **sali** (*saler*) : **sukeri** (*sucrer*) ; **gudri** (*goudronner*) ; **sabli** (*sabler*) ; **vitri** (*vitrer*) ; **vuali** (*voiler*), etc. On a aussi les adjectifs-participes : **dentita** (*dentelé*), **pintita** (*pointu*), qui semblent supposer les verbes **denti**, **pinti**. On trouve cependant employé quelquefois dans ce sens le suffixe **um** : **aerumi**

(1) Emprunté au latin : *flexura*, *figura*, *mensura*, *pictura* (d'après Peano) ; cf. le français : *fêlure*, *rupture*, *cassure*, etc. Ce suffixe a été suggéré par M. Leau. D'ailleurs le présent ouvrage doit beaucoup aux observations de M. Leau, qui est en complet accord avec moi pour les principes qui y sont exposés.

(*aérer*) ; **sapumi** (*savonner*), ou même le suffixe **ig** : **alkoholigi** (*alcooliser*) ; **elektrigi** (*électriser*) ; **limigi** (*limiter*) ; **lumigi** (*éclairer*) ; **ordigi** (*ordonner*) ; **reguligi** (*régulariser*). Que le suffixe **ig** soit employé à contresens en ce cas, cela est évident. Sans doute on interprète ces formes par des adjectifs : **igi alkohola, elektra, lima, luma, orda, regula**. Mais, outre que rien n'indique si le verbe vient de l'adjectif plutôt que du substantif, ces adjectifs ne signifient nullement *alcoolisé, électrisé, limité, ordonné, régulier* ; ou ils ne le signifient que par un abus que nous discuterons plus loin. On trouve parfois deux formes synonymes, qui trahissent l'hésitation et l'embarras des auteurs : **ciri** et **cirumi** (*cirer*) ; **dati** et **datumi** (*dater*) ; **kolori** et **kolorigi** (*colorer* ou *colorier*) ; **loki** et **lokigi** (*placer*) ; **kupri** et **kuprumi**, **loki** et **lokigi**, **ombri** et **ombrumi**, **ori** et **orumi**, **pensii** et **pensiumi**, **spici** et **spicumi**, **stani** et **stanumi**, **sukeri** et **sukerumi**, **zinki** et **zinkumi**.

Naturellement, le substantif verbal (désignant l'action) ne peut être formé par le simple changement de **i** en **o** ; on emploie alors **ad** : **krono** (*couronne*), **kroni** (*couronner*), **kronado** (*couronnement*). Cela suffit à révéler l'inconséquence de ces dérivations.

Cette inconséquence ressort encore mieux quand on remarque les verbes qui expriment l'action contraire : **bridi** (*brider*), **senbridigi** (*débrider*) ; **seli** (*seller*), **senseligi** (*desseller*) ; **mebli** (*meubler*), **senmebligi** (*démeubler*) ; **zoni** (*ceindre*), **dezonigi** (*ôter la ceinture*). Logiquement, le contraire de **bridi** devrait être **mal-**

bridi ; ou le contraire de **senbridigi** devrait être quelque chose comme **kunbridigi**. Mais le plus bel exemple est le suivant : **armi** (*armer*) ; **armilo**, *arme* (dérivation vicieuse, car une arme n'est pas un instrument à armer) ; **senarmigi** (*désarmer*, comme si *arme* se disait **armo** !) Il faut évidemment choisir entre les deux systèmes si étrangement mêlés et confondus dans cette famille : si l'on part de **armi**, *désarmer* sera **malarmi** ; si l'on part de **armo**, on peut dire **senarmigi**, mais on ne peut dire **armi** : ce verbe ne signifie rien du tout.

Le remède à toutes ces inconséquences est facile à trouver, il est même déjà connu : dès qu'on s'est mis à écrire des articles scientifiques et à élaborer des vocabulaires techniques, on a constaté la nécessité d'admettre un suffixe pour exprimer cette idée : « garnir, revêtir, imprégner de telle substance » (1), et l'on a proposé **-iz**,

(1) K. Verks (Ch. Verax), *Pri nova teknika sufikso -izi*, dans *Int. Scienca Revuo*, 1re année (1904), p. 350. Dans son *Vocabulaire français-esperanto-photographique* (Paris, Ch. Mendel, 1907), on trouve les verbes : **alunizi**, **amelizi** (*amidonner*), **bitumizi**, **gumizi** (*encoller*), **gelatenizi**, **nikelizi**, **parafinizi**, **sulfizi**, **talkizi**. Mais dans son *Vocabulaire technique et technologique fr.-esper.* (Paris, Hachette, 1907), postérieur et plus étendu, ce suffixe a presque disparu, et l'auteur indique qu'il a supprimé ces verbes, mais que les techniciens pourront les employer, s'ils leur paraissent nécessaires. En un mot, il a cédé aux Fundamentistes, dont la devise est : « Pas de changement pas d'innovation ! » Telle est l' « immense liberté »

déjà assez international en ce sens (1). A cela on a objecté qu'il ne faut pas créer de nouveaux suffixes pour la langue technique, alors que les suffixes existants suffisent à la langue vulgaire. Mais tout au contraire : si ces suffixes sont nécessaires pour la langue scientifique, ils sont utiles aussi pour la langue vulgaire (à preuve les exemples donnés ci-dessus), et on doit les admettre dans les deux, d'autant plus que les deux doivent être une seule et même langue.

Plutôt que de se résigner à admettre ce nouveau suffixe, certains ont proposé d'employer en ce sens le suffixe **-um**. Mais il faut évidemment user le moins possible de ce dernier, car, en raison de son indétermination, le sens de chacun des dérivés qu'il forme doit être appris isolément, par le dictionnaire. Or c'est par centaines que l'on compte les mots qui ont besoin du suffixe **-iz**; si donc on employait **-um** à la place de **-iz**, le suffixe **-um** prendrait forcément, par l'usage, le sens du suffixe **-iz**, et alors il perdrait son caractère indéterminé ; il ne pourrait plus rester dans les divers dérivés où il est employé maintenant par manque d'un suffixe spécial. Mais à une dérivation déterminée doit correspondre un

---

dont on jouit sous le règne du Fundamento! Et maintenant certains conservateurs osent prétendre qu'ils ont accepté les plus utiles de nos suffixes, **-iz** et **-oz** !

Le suffixe *-iz* est grec; il a passé notamment en bas-latin et, par là, dans les langues modernes : D. *-isieren*; E. *-ize;* F. *-iser*; I. *-izzare*; S. *-izar*. Il a divers sens qui correspondent à nos suffixes *-ig*, *-iz* et *if*.

affixe également déterminé et spécial : et le fait que le Dr Zamenhof l'a oublié n'est pas un motif suffisant pour priver à jamais la L. I. d'un des éléments les plus utiles, si souvent employé dans nos langues, et dont l'absence est source d'illogismes sans nombre.

§ 5. D'autres verbes immédiatement dérivés de substantifs signifient « agir par, traiter par, mettre sous l'influence de, modifier par » : **bastoni**, *bâtonner*, **brosi**, *brosser*, **kanoni**, *canonner*, **najli**, *clouer*, **pioĉi**, *piocher*, **ŝraubi**, *visser*, **veneni**, *empoisonner*, **vipi**, *fouetter ;* ou encore : « faire usage de » : **telefoni**, **telegrafi** ; ou enfin « jouer de » (un instrument de musique) : **tamburi**, **trumpeti**, **violoni**.

Ici encore, on trouve des traces d'hésitations qui dénoncent la fausseté de ces dérivations : **marteli** et **martelumi**, **sabri** et **sabrobati**, **ŝtoni** et **ŝtonmortigi** (*lapider*), **kanonigi**, *canoniser* (rendre canon ?) à côté de **kanoni**, *canonner;* **krucumi**, *crucifier*, à côté de **gilotini**, *guillotiner ;* **vaporumi**, *traiter par la vapeur*, à côté de **fumaji**, *fumer* (actif : traiter par la fumée) ; enfin **okuli**, **okulumi** et **okuladi** pour dire : *faire des œillades* (peut-être avec des nuances ?).

Comme précédemment, le substantif verbal est formé au moyen du suffixe **-ad** : **bastonado**, **brosado**, **kanonado**, **telegrafado**, ce qui est évidemment faux.

L'irrégularité de ces dérivés est d'autant plus frappante, que dans la plupart des cas le nom de l'instrument dérive du verbe au moyen du

suffixe **-il** : **kombi**, *peigner*, **kombilo**, *peigne*; **razi**, *raser*, **razilo**, *rasoir*; **tranĉi**, *couper*, **tranĉilo**, *couteau*; **tondi**, *tondre*, **tondilo**, *ciseaux*; **kudri**, *coudre*, **kudrilo**, *aiguille*; **segi**, *scier*, **segilo**, *scie*; **sigeli**, *cacheter*, **sigelilo**, *cachet*; **remi**, *ramer*, **remilo**, *rame*; **rasti**, *râtisser*, **rastilo**, *râteau*; **raspi**, *râper*, **raspilo**, *râpe*; **fajli**, *limer*, **fajlilo**, *lime*; **plugi**, *labourer*, **plugilo**, *charrue*; **balai**, *balayer*, **balailo**, *balai*; etc. Pourquoi donc ne pas dire suivant le même système : **brosi**, **brosilo**, etc. ?

A cela on répond que le verbe exprimant l'action est logiquement postérieur au substantif qui désigne l'instrument : avec quoi bâtonner, sinon avec un bâton ? avec quoi téléphoner, si ce n'est avec un téléphone ? Mais cette objection ruinerait aussi tous les **iloj** si abondants en Esperanto : avec quoi peigner, si ce n'est avec un peigne, etc. ? Il n'y a pas de raison pour avoir **kombilo** et non pas **brosilo** ; **rastilo** et non pas **pioĉilo** ; etc. Assurément, en certains cas, la dérivation va plus naturellement du nom de l'instrument au verbe de l'action : ainsi **bastono** n'est pas (essentiellement et simplement) un instrument pour battre ; et il serait étrange de dire **violonilo** (instrument pour jouer du violon). Mais en ce cas on n'a même pas besoin d'inventer un nouvel affixe : il suffit d'employer les racines existantes signifiant « agir par, employer ou jouer », c'est-à-dire de prendre **ag**, **uz**, et **lud** comme suffixes : on n'en trouvera pas d'autres plus clairs et plus courts. On dira donc (en partant du substantif) : **brosagar**, **martelagar** ; **telegrafuzar**, **telefonuzar** (si on ne préfère pas faire dériver le nom

du verbe d'action : *telegrafilo, telefonilo*) (1), **violonuzar** (ou : *ludar*), etc. En certains cas, on devra adopter une nouvelle racine pour l'idée, qui ne dérive pas de la racine en question : par ex. on *skrubizas* ou *skrubagas* (on visse) une caisse, quand on la garnit de vis ou quand on la ferme à l'aide de vis. Mais l'acte de « faire entrer une vis en la tournant » ne peut dériver logiquement de l'idée de vis ; car on pourrait en faire également dériver l'acte inverse « faire sortir une vis en la tournant ». On dira donc : **visar** (ou respectivement *malvisar*) skrubo.

Les substantifs verbaux seront parfaitement réguliers et clairs : *martelago* signifie par lui-même : action du (à l'aide du) marteau ; *pedalago*, action à l'aide de la pédale, etc. On pourra aussi former des composés : *bastonbato, sabrobato* (coup à l'aide d'un bâton, à l'aide d'un sabre), etc.

M. Verax a proposé d'employer le suffixe *-iz* même dans le sens de « agir à l'aide de ». Mais ce serait parfois équivoque. Ex : *klovizar* c'est munir, garnir de clous, et non pas *klovagar* (fixer à l'aide de clous) ; *gluizar* est à proprement parler enduire de colle, et non *gluagar*, appliquer, fixer à l'aide de colle. Cette distinction n'est pas une vaine subtilité ; elle est absolument nécessaire pour la langue technique, par exemple pour la description exacte de certaines opérations et de certains procédés industriels (2).

---

(1) En fait, on a adopté ce dernier procédé en Ido.

(2) *Gluizar* (enduire de colle) un timbre-poste n'est pas du tout le *gluagar* (coller) : la première opération se fait à la fabrique ; la seconde est faite par celui qui emploie le timbre.

§ 6. D'autres verbes immédiatement dérivés de substantifs signifient : « faire », (dans le sens de) « rendre tel ou tel », mettre dans tel état, sous telle forme : **afiŝi**, *afficher*, **broŝuri**, *brocher*, **dozi**, *doser*, **falsi**, *falsifier*, **fibri**, *effilocher*, **kvadrati**, *équarrir* (*quarrer* math.), **magneti**, *aimanter*, **oksidi**, *oxyder*, **pinti**, *appointer*, **silabi**, *épeler*, **spliti**, *mettre en éclats*, **tavoli**, *disposer en couches*.

Cette série de verbes montre mieux que toute autre le manque de logique qui préside à l'élaboration de l'*Esperanto*, car pour corriger ces illogismes il n'est pas besoin d'adopter un nouveau suffixe : il suffit d'employer régulièrement le suffixe *-ig* que l'on possède et de dire : **afiŝigi**, **falsigi**, **magnetiĝi**, **dozigi**, etc. Bien entendu, il est permis de changer le sens de telle ou telle racine, suivant qu'il est plus commode de lui attribuer le sens verbal ou le sens nominal : ainsi on peut adopter le verbe *afishar* et en dériver *afishajo* (au sens de l'**afisho** actuel). Mais en tout cas, on ne peut pas avoir en même temps le verbe **afishi** et le substantif **afisho**; il faut choisir l'un ou l'autre comme point de départ de la famille.

§ 7. D'autres verbes immédiatement dérivés de substantifs signifient « faire », (dans le sens de) « produire » : **burĝoni**, *bourgeonner*, **flami**, *flamber*, **flori**, *fleurir*, **ĝermi**, *germer*, **fabli**, *faire des contes*, **rimi**, *rimer*, **versi**, *faire des vers*; **perli**, **urini**, **vapori**. Il faut remarquer que ces verbes (neutres) ne peuvent pas se former au moyen du suffixe **-ig**, qui donne des verbes

actifs signifiant « transformer » une chose en une autre : par exemple, **vapori** (*produire de la vapeur*) n'est pas synonyme de **vaporigi** (*vaporiser*). Ici encore, l'embarras se trahit par des doublets : **nesti** et **nestiĝi** pour *nicher*; les deux également absurdes : **nesti** ne signifie rien, et **nestiĝi** signifierait *devenir nid*; **fumi**, *fumer* (de la part d'un fumeur) et **fumiĝi**, *fumer* (de la part d'une cheminée : *devenir fumée*, ou *devenir fumant*, ou *se fumer?* car **iĝi** peut signifier tout cela); **sangi** et **sangadi** pour *saigner* (neutre : perdre du sang (1), comme si le fréquentatif **-ad** pouvait diminuer l'illogisme et changer le sens du verbe simple!) **guti** et **gutigi**, *dégoutter* (mais si **guti** = *dégoutter*, **gutigi** = *faire dégoutter !*)

Pour former régulièrement ces verbes, il faudrait employer un nouveau suffixe, comme **if** (du latin (*i*)*ficare*, qui vient de *facere* (faire) (2); du latin ce suffixe a passé dans beaucoup de mots des langues modernes, comme *fructifier*, *versifier*. On dirait donc : **florifi**, **ĝermifi**, **flamifi**; **fablifi**, **nestifi**, **rimifi**, **versifi**, **gutifi**, **perlifi**, **sangifi**, **urinifi**. Et alors les substantifs d'action seraient **florifo**, **versifo**, etc., pas plus longs que **florado**, **versado** (de même

---

(1) *Saigner*, actif, se dit **sangellasi** (Ido : *sangotirar*.

(2) L'*Idiom Neutral* emploie **ifik**, mais dans le sens que **ig** a en *Esperanto*. M. Beermann adopte *ifik* comme suffixe d'adjectif et *ificir* comme suffixe verbal, toujours dans le sens de **ig**.

versifado, **vortifado**, ne seraient pas plus longs que **versfarado**, **vortfarado**), mais plus corrects au point de vue logique : car **florado**, *floraison*, n'est pas le fréquentatif de **floro**, *fleur*, ni **sangado**, *saignement*, celui de **sango**, *sang!*

§ 8. Enfin il y a un certain nombre de verbes immédiatement dérivés de substantifs (ou d'adjectifs, ou même d'adverbes et de prépositions) qui signifient simplement « être tel » ; et il y a aujourd'hui parmi les Espérantistes une tendance manifeste à les multiplier : **bigoti**, *être bigot*, **ĉefi**, *être chef*, **dandi**, *faire le dandy*, **fantomi**, *apparaître comme fantôme*, **filozofi**, *philosopher*, **friponi**, *être fripon*, **gasti**, *être hôte* (invité), **kandidati**, *être candidat*, **kauzi**, *causer* (être cause de), **nomadi**, *être nomade*, **pendoli**, *osciller* comme un pendule (D. *pendeln*), **piloti**, *piloter*, **profeti**, *prophétiser*, **reĝi**, *régner*, **speguli**, *refléter*, **spioni**, *espionner*, **suflori**, *souffler* (faire le souffleur), **tajlori**, *être tailleur*.

Comme toujours, certains doublets décèlent l'irrégularité : on a à la fois **ĉarlatani** et **ĉarlatanumi**, *faire le charlatan*; tandis qu'on a seulement **parazitumi** pour *faire le parasite*.

Avant de traiter cette dernière série, il convient d'en rapprocher les verbes analogues, immédiatement dérivés:

1° D'adjectifs (cas très fréquent) : **avari**, *être avare*, **avidi**, *être avide*, **malĉasti**, *être débauché*, **diligenti**, *faire diligence*, **egali**, *égaler*, **fieri**, *être fier*, **furiozi**, *être furieux*, **gaji**, *être gai*, **kaduki**, *être caduc*, **malkvieti**, *être inquiet*,

lami, *boiter*, **obstini**, *s'obstiner*, **potenci**, *être puissant* (de *potenca* ; car si ce verbe venait de *potenco*, il signifierait : *être une puissance*) ; **rapidi**, *se hâter*, **sani**, *se bien porter* (**malsani**, *être malade*), **sati**, *être rassasié* (**malsati**, *avoir faim*), **malseveri**, *être indulgent*, **simili** *ressembler*, **utili**, *être utile*, **verdi**, *verdoyer*.

2° D'adverbes ou prépositions : **antaui**, *précéder ;* **malfrui**, *être en retard ;* **superi**, *être supérieur à, dominer, surmonter*.

Si répandu que soit cet usage, et si commode qu'il puisse paraître, il est absolument illogique de verbifier immédiatement un nom pour dire : « *être tel* ». Il suffit pour s'en convaincre de chercher le sens du substantif verbal : **profeto** signifiera une *prophétie*, **fripono**, une *friponnerie*, et ainsi de suite. Aussi emploie-t-on dans ce cas, comme toujours, le suffixe **-ad** pour exprimer simplement l'action : **spionado**, *espionnage*.

Pour trouver quel suffixe il convient d'employer pour former logiquement ces verbes, considérons d'abord ceux qui dérivent d'adjectifs, et cherchons leur substantif verbal : qu'est-ce que le fait d'être avare, d'être égal, d'être utile, etc. ? C'est évidemment l'*avarice* (**avareco**), l'*égalité* (**egaleco**), l'*utilité* (**utileco**). Or, si tels doivent être les substantifs verbaux, les verbes correspondants ne peuvent être que : **avareci**, **egaleci**, **utileci**, etc. Il en est de même pour les autres séries : **friponeci** = *être fripon*, car **friponeco** = l'état de fripon, la *friponnerie ;* **supereci** = *être supérieur*, car **supereco** = le fait d'être supérieur, la *supériorité*. Mais on constate ainsi que ce suffixe équivaut, au fond, au verbe

être : **avareci** = « **avaresti** » = **esti avara.** Il est donc plus simple et plus clair d'identifier entre eux ce suffixe et le radical du verbe *être*; or la forme à la fois étymologique et internationale de ce radical est **es**, et c'est aussi la forme la plus internationale du suffixe **-ec** (E. *-ness*; F. *-esse* dans *richesse*; I. *-ezza*; etc.) (1).

Bien entendu, on est toujours libre de choisir pour chaque racine le sens le plus convenable, en vue des dérivés qu'on doit en tirer. Par exemple, on peut conserver le verbe **profeti** avec le sens de *prophetiser*, mais alors **profeto** sera une *prophétie*, **profetado**, l'exercice habituel de *la prophétie*, et *prophète* se dira **profetanto** ou **profetisto**, suivant les cas (cf. **interpreti**, **interpreto**, **interpretanto**; **hipokriti**, **hipokrito**, **hipokritulo**; etc.). On peut encore adopter des racines indépendantes, comme **filozofo**, *philosophe*, et **filozofio**, *philosophie*, d'où : **filozofii**, *philosopher* (faire de la philosophie), ce qui n'empêche pas d'employer, dans un sens différent : **filozofeci**, *être philosophe*. Cela arrive déjà dans bien des cas : **astronomo** et **astronomio**, **diplomato** et **diplomatio**; **geometro** et **geometrio** ; etc.

§ 9. Pour ne pas allonger inutilement ce travail ni lasser la patience du lecteur, nous n'avons pas voulu énumérer tous les dérivés irréguliers qu'on trouve dans les dictionnaires (on en trouve encore bien d'autres dans les textes); mais nous les avons tous relevés et classés, et c'est même ce dénom-

---

(1) Cf. G. Peano, *Formulario mathematico*, p. 15 (1907), et Beermann, *Novilatin*, p. 22-23 (1907).

brement complet qui nous a permis de distinguer les séries précédentes. Comme dans toute classification, il y a certains cas particuliers qui ne rentrent à première vue dans aucune des catégories définies; mais nous pouvons affirmer que le nombre de ces cas exceptionnels est fort restreint, surtout en comparaison du nombre des cas que nous avons pu régulariser en les faisant rentrer dans les séries précédentes. On peut les régulariser à leur tour, soit en donnant un peu plus d'élasticité aux suffixes déjà employés (ce qui est inévitable, avec les anciens comme avec les nouveaux), soit en employant le suffixe indéterminé **-um**, qui a été inventé précisément pour ces cas exceptionnels et mal définis, soit enfin en adoptant des radicaux différents pour des notions qui sont en réalité indépendantes. Nous n'en citerons qu'un, qui est un exemple typique d'illogisme: **celi**, *viser*, **celo**, *but*. Il est clair que ces deux mots sont incompatibles, car si l'on part de **celi**, on trouve: **celo**, *action de viser;* et d'ailleurs, il est absurde de dire **celi celon** pour: *viser un but*. On voit que la même racine est employée ici pour deux notions tout à fait diverses, qui exigent des racines différentes.

II. — Relation du substantif et de l'adjectif.

Nous n'envisagerons que le substantif et l'adjectif immédiatement dérivés, c'est-à-dire formés par l'adjonction des voyelles **-o** ou **-a** à une même racine; et nous rappelons que rien, ni en eux ni dans leurs dérivés, n'indique lequel des deux dérive de l'autre, ou lequel est le mot primitif de la famille.

§ 1. Il y a un certain nombre de familles où le substantif et l'adjectif ont exactement le même sens, à part la différence logique de ces deux espèces de mots. Quelquefois le substantif désigne une chose : **acida**, **acido** ; **dekliva**, *en pente*, **deklivo**, *pente* ; **dezerta**, **dezerto**, (un) *désert* ; **ebena**, **ebeno**, *un plan* ; **ekstrema**, *extrême*, **ekstremo**, *extrémité*. Mais le plus souvent il désigne une personne qui possède la qualité exprimée par l'adjectif : **fraula**, **fraulo**, *célibataire* ; **orfa**, **orfo**, *orphelin* ; **vidva**, **vidvo**, *veuf* ; **parenca**, **parenco**, *parent* ; **invalida**, **invalido** ; **laika**, **laiko** ; **nobela**, **nobelo**, (un) *noble* ; **najbara**, **najbaro**, (un) *voisin* ; **parazita**, **parazito** ; **suverena**, **suvereno** (un) *souverain* ; **eklektika**, **eklektiko** ; **katolika**, **katoliko**, etc.

A cette série il faut en ajouter deux très nombreuses et très importantes : d'une part, la série des noms de peuples : **angla**, **anglo**, (un) *anglais* ; **franca**, **franco**, (un) *français*, etc. d'autre part, la série des participes, qui tous peuvent se substantifier par changement de **a** en **o** : **parolanto**, *orateur* ; **verkinto**, *auteur* ; **la batato**, *le battu* ; **la arestito**, *l'homme arrêté*.

Cette dérivation est parfaitement logique et claire ; il est normal que deux mots qui ne diffèrent que par le changement de la finale grammaticale expriment le même concept sous deux fonctions grammaticales différentes. C'est d'ailleurs ainsi que procèdent les langues européennes anciennes et modernes pour substantifier les adjectifs : le grec leur adjoignait simplement l'article : ὁ καλός ; en latin, faute d'article,

le substantif était identique à l'adjectif (*dives*, *pauper*) ; en français, on dit : *l'avare*, *l'aveugle*, *le saint*, *le juste*, *le brave*, *les bons et les méchants* ; en anglais, on met l'article devant l'adjectif (*the blind*) et on ajoute au pluriel *ones*, faute d'une autre marque du pluriel ; en allemand, on substantifie l'adjectif en conservant sa flexion propre (*die Blinden*). Ainsi la logique et l'usage s'accordent à recommander cette dérivation si simple. Et l'Esperanto a sur plusieurs langues naturelles (le latin notamment) l'avantage de distinguer nettement le substantif de l'adjectif, grâce à ses finales grammaticales.

A cette série on doit adjoindre tous les adjectifs qui indiquent la matière dont une chose est faite : **ora vazo**, *vase d'or*, c'est-à-dire : un vase *qui est* de l'or. Il en est de même dans un assez grand nombre de cas où l'adjectif équivaut à un substantif en apposition : **festa tago**, *jour de fête* (un jour *qui est* une fête) ; **dia infano**, *enfant divin* (enfant-Dieu) ; **responda letero**, *lettre de réponse* (*qui est* une réponse) ; **kritika artikolo**, *article de critique* (*qui est* une critique) ; **legenda rakonto**, *récit légendaire* (*qui est* une légende) ; **mensoga diro**, *dire mensonger* (*qui est* un mensonge) ; **proverba esprimo**, *expression proverbiale* (*qui est* un proverbe) ; **ruina kastelo**, *château en ruines* (*qui est* une ruine) ; **satira poemo**, *poème satirique* (*qui est* une satire). Dans tous ces cas, la dérivation est réversible, puisque le sens de l'adjectif est le même que celui du substantif ; on peut même retourner certaines des expressions précédentes, et dire par exemple : **kastela ruino**,

une ruine de château (de même : *un sceptique catholique* équivaut à *un catholique sceptique*). C'est donc le type de la dérivation immédiate, soit de l'adjectif à partir du substantif, soit du substantif à partir de l'adjectif.

§ 2. Mais le plus souvent, l'adjectif immédiatement dérivé d'un substantif signifie « relatif à — », et équivaut à un génitif: « de — ». Exemples : **ama kanto**, *chant d'amour* ; **dolora krio**, *cri de douleur*; **glora tago**, *jour de gloire*; **genia ideo**, *idée de génie* ; **luksa vagono**, *vagon de luxe*; **muskola, nerva fibro**, *fibre musculaire, nerveuse* ; **spaca rilato**, *relation spatiale* ; **instrua libro**, *livre d'enseignement* ; **silka raupo**, *ver à soie* (cf. **silka robo**, *robe de soie*); etc. On voit que ce genre d'adjectifs correspond aux mots composés de l'allemand et de l'anglais, consistant à mettre devant le substantif principal le substantif qui le détermine.

Cette dérivation n'est pas réversible, en ce sens qu'on ne peut pas substantifier ces adjectifs: **amo** signifierait : *ce qui est relatif à l'amour*, et non l'*amour* ; **spaco**, *ce qui est relatif à l'espace*, et non l'*espace*; et ainsi de suite. La logique rigoureuse exige donc que ces adjectifs soient *dérivés* par la forme comme ils le sont par le sens, c'est-à-dire renferment quelque suffixe qui rende la préposition tacite ou implicite (*de*, *dans*, *pour*, etc.) Pour ce rôle on a adopté le suffixe **-al**, qui est le plus international, particulièrement dans les adjectifs scientifiques (*mentala*, *normala*, *sociala*) que l'Esperanto a déjà adoptés comme mots primitifs. Quelquefois ce suffixe est un peu

choquant, parce qu'il tient lieu du suffixe « naturel » *ar* dans les mots dont la racine renferme déjà un « l » : *popular*, *stelal*, etc. Mais ce sont des exceptions qui se rencontrent dans l'application de tous les suffixes : car, leur application n'étant pas régulière dans nos langues, elle ne peut coïncider toujours avec l'application régulière que nous devons en faire dans la L. I. D'ailleurs certaines exceptions peuvent se justifier par l'exemple de l'espagnol, qui dit *elemental* au lieu d'*elementar* ; ces formes ne sont donc pas anti-naturelles (1).

§ 3. Il existe encore un grand nombre d'adjectifs immédiatement dérivés de substantifs, qui ont, non plus le sens vague de « relatif à — », mais le sens précis de « rempli de, garni de, orné de », ou simplement : « contenant, ayant ». Les substantifs primitifs désignent tantôt des objets physiques, comme dans **argila**, *argileux*, **fibra**, *fibreux*, **herba**, *herbeux*, **korna**, *cornu*, **kalka**, *calcaire*, **kolora**, *coloré*, **lakta**, *laiteux*, **kala**, *calleux*, **muskola**, *musculeux*, **nebula**, *nébuleux*, **nerva**, *nerveux*, **osta**, *osseux*, **pinta**, *pointu*, **pora**, *poreux*, **sàbla**, *sablonneux*, **sul-**

---

(1) J'ai modifié ce paragraphe, dans lequel, faisant une concession à l'Esperanto au détriment de la logique, j'admettais que les adjectifs de cette catégorie pussent être dérivés immédiatement. Ido a heureusement corrigé cette erreur. Nous avons reconnu que le suffixe **-al** est exigé par la logique. L'expérience nous a appris qu'on ne peut faire à la logique sa part !

fura, *sulfureux*, **venena**, *vénéneux*, **vulkana**, *volcanique* ; tantôt des qualités morales ou des sentiments, comme dans : **apatia**, *apathique*, **energia**, *énergique*, **entuziasma**, *enthousiaste*, **fama**, *fameux*, **favora**, *favorable*, **fervora**, *zélé*, **genia**, *génial*, **glora**, *glorieux*, **ĝoja**, *joyeux*, **honta**, *honteux*, **kolera**, *irrité*, **luksa**, *luxueux*, **konscienca**, *consciencieux*, **melodia**, *mélodieux*, **orda**, *ordonné* (en ordre), **pompa**, *pompeux*, **racia**, *rationnel*, **regula**, *régulier*, **religia**, *religieux*, **respekta**, *respectueux*, **ritma**, *rythmé*, **ruza**, *rusé*, **skrupula**, *scrupuleux*, **simpatia**, *sympathique*, **valora**, *qui a de la valeur* (1), **virta**, *vertueux*, **volupta**, *voluptueux*.

Comme toujours, l'illogisme de ces dérivations se révèle par des inconséquences et des disparates : on emploie par exemple tout à fait faussement le suffixe **aj** : **akvaja**, *aqueux*. **feraja**, *ferrugineux*, **haraja**, *chevelu*, **monta**, **montaja**, *montagneux*, **ŝimaja**, *plein de moisissure*, **ŝtonaja**, *pierreux*, **tera** et **teraja**, *terreux* ; on emploie aussi, logiquement cette fois, les radicaux **hav**, **plen** ou **rich** : **barba**, **barbhava**, *barbu* ; **ferohava**, **feraja** ; **fumplena**, **fuma**, *fumeux* ; **fendhava**, **fenda**, *fendu* ; **ĝibhava**, **ĝiba**, *bossu* ; **ŝlimhava**, *bourbeux* ; **truhava**, **truaja**, *troué* ; **vertebrohava**, **vertebra**, *vertébré* ; **ventoplena**, **venta**, *venteux* ; **astroplena**, *étoilé* ; **dornhava**, **dornoplena**, *épineux* ; **gusthava**, *qui a du goût* (mets) ; **ŝelhava**, *qui a*

(1) Le français n'emploie *valeureux* qu'au sens moral. C'est un exemple des innombrables bizarreries de nos langues.

une écorce; **branĉoriĉa**, *branchu;* **folioriĉa**, *feuillu*; **fruktoriĉa**, *plein de fruits* (un arbre). On emploie même le suffixe **em** : **pluvema**, *pluvieux*.

Il est évident que seuls les composés en **plena**, **riĉa** (1) sont logiques; mais ils sont longs et lourds, aussi sont-ils rarement employés, et c'est pourquoi, faute d'un suffixe commode et approprié, on emploie le plus souvent l'adjectif immédiatement dérivé. Le manque de ce suffixe ressort suffisamment du fait qu'on en emploie d'autres à la place, d'une façon irrégulière et abusive. Quelle forme doit-il avoir? D'après les exemples mêmes que nous avons cités, il y a un suffixe qui s'impose : c'est le *-osus* latin, qui est très employé dans toutes les langues romanes, et même en anglais (sous la forme *-ous*). Il convient de lui donner la forme **oz**, moins pour éviter une confusion avec la désinence verbale **os** que pour le rendre plus doux et plus conforme à la prononciation usuelle (2). Un exemple typique montre à quel point ce suffixe est nécessaire : de **pora**, *poreux*, on déduit **poreco**, *porosité*. Mais **poreco** ne peut pas signifier *porosité*, il signifie : *qualité de pore*. Il manque l'idée de multitude, et aussi de

---

(1) Les mots en **hava** sont incorrects : il faudrait dire *havanta*.

(2) L'*Idiom neutral* emploie le suffixe **-os** dans ce sens de plénitude ou d'abondance, soit physique, soit morale : **petros**, **oleos**, **lanos**, **amoros**. M. Beermann l'emploie dans le sens *pourvu de* (« versehen mit ») : **korajos**, **karnos**, **fablos**, **gratos** (*reconnaissant*). Exception : **religion** fait **religios**.

contenance ou possession. Si un terrain est *carbonifère*, sa qualité ne sera pas **karbeco**, mais **karbozeco** ; il ne sera pas du charbon, il contiendra seulement du charbon ; et ainsi de suite (1).

On remarquera que le suffixe **oz** a une grande analogie de sens avec le suffixe **iz** ; et l'on se demandera peut-être si l'un des deux n'est pas inutile, et ne pourrait pas être suppléé par l'autre. Formulons d'abord leur relation précise. Soit **salizi**, *saler* ; F. *salé* pourra se dire **salizita** ou **saloza**. On a donc l'équivalence :

iz + it = oz

En effet, **oz** = *muni de*, participe passif du verbe *munir de*, que traduit **iz**. D'autre part, *saler*, c'est *rendre salé*, **salozigi** ; donc :

iz = oz + ig

ce qu'on peut traduire : « — **izi**, c'est rendre — **oza** » (2). Ainsi, si l'on voulait se passer d'un des

---

(1) On trouve de même **fameco** = *renommée* (D. *Berühmt-heit*) ; si **famo** ne suffit pas, il faut dire **famozeco** (le fait d'avoir de la renommée, d'être *fameux*, **famoza**).

(2) Si, à l'exemple de l'éminent logicien, M. PEANO, on poursuivait cette algèbre grammaticale, on trouverait que :

it = oz — iz, **ig = iz—oz**,

de sorte que :

ig = — it, **ig + it = 0**.

Et c'est exact, en gros : **lacigita** = **laca**. Mais pas toujours : ex. : **bela** n'est pas **beligita** : tout **beligita** est **bela** ; mais tout **bela** n'est pas **beligita**. On peut encore prouver la même chose autrement : **levar** = **levatigar**, donc :

at + ig = 0.

deux suffixes **iz** et **oz**, on serait obligé de le remplacer par l'autre, *plus* un second affixe; ce qui ne serait pas pratique, car cela allongerait fastidieusement les mots. Ajoutons que, si **iz** équivaut à **ozig**, **oz** n'équivaut pas toujours ni nécessairement à **izit** : l'eau de la mer est salée (**saloza**) sans que personne l'ait salée; elle n'est donc pas **salizita**. Par suite les deux suffixes sont nécessaires, au moins pratiquement, sinon au point de vue théorique de l'analyse logique, où l'on ne tient pas compte de la brièveté et commodité des expressions; et même ils s'entraînent l'un l'autre.

La nécessité du suffixe **-oz** ressort encore mieux de la comparaison entre les adjectifs en **-oza** et les adjectifs immédiatement dérivés ou les adjectifs en **-ala**. On dira *nervala sistemo*; mais une personne nerveuse est *nervoza*. On dira *energiala spenso*, une dépense d'énergie, mais *energioza homo*, un homme énergique. Un cri de douleur, *doloral krio*, n'est pas *doloroza* (il ne ressent pas la douleur); un chant d'amour, *amal kanto*, n'est pas *amoza* (amoureux); un geste de colère, *iracal gesto*, n'est pas *iracoza* (irrité) (1).

La distinction est encore plus claire et plus frappante quand il s'agit d'objets matériels: une

(1) Ces exemples montrent que le suffixe **-oz** équivaut, logiquement, au suffixe de participe **-ant**. Il n'en diffère que par une nuance : il exprime la plénitude, l'abondance, donc un degré supérieur de l'acte ou du sentiment. **Amoza**, **iracoza**, sont plus forts que **amanta**, **iracanta**.

chaussée *de pierre* (**ŝtona**) n'est pas un chemin *pierreux* (**ŝtonoza**). Nos langues elles-mêmes, si imparfaites et incomplètes qu'elles soient à cet égard, font cette distinction par des adjectifs de terminaisons diverses: *spatial* et *spacieux*, *mélodique* et *mélodieux; steinern* et *steinig* (D.), etc. La L. I. peut et doit leur être supérieure en logique, elle ne peut pas leur être inférieure sur ce point.

Que cette distinction n'ait jamais été faite par personne en Esperanto, cela est d'autant plus étonnant, que l'on avait dans le suffixe **-ul** un équivalent ou un succédané du suffixe **-oz** (bien plus international et plus juste de sens), et qu'on eût pu l'employer dans certains cas, si l'on n'avait pas été égaré par l'abus que nous traiterons plus bas. Ainsi l'on dit **superstiĉulo**, *superstitieux*, mais **superstiĉa**; **religiulo**, mais **religia**; **kuraĝulo**, mais **kuraĝa**; **ambiciulo**, mais **ambicia** (comparer **ĝiba** et **ĝibulo**). On emploie donc ce suffixe pour passer de l'adjectif au substantif *de même sens*, et on ne l'emploie pas pour les déduire tous deux du substantif primitif! C'est le comble de l'illogisme. On ne pourra remédier à cet abus invétéré qu'en changeant ce suffixe malencontreux; et, bien entendu, on devra substantifier immédiatement les adjectifs formés par **oz**: **ambicioza**, **ambiciozo**, (un) *ambitieux*; **ĝiboza**, **ĝibozo**, (un) *bossu*; et ainsi de suite (1).

---

(1) Dans la *Scienca Revuo* (4e année, p. 74; mars 1907) on a employé le mot **nervozulo** pour dire: *personne nerveuse*. On n'a pas vu que le suffixe **ul** fait double emploi avec **oz**, et l'on a suivi l'abus traditionnel.

Une dernière considération justifiera l'adoption du suffixe **oz** : c'est qu'il est indispensable comme inverse du suffixe **ec** ; en effet, si l'on a besoin d'un suffixe (**ec**) pour passer de l'adjectif concret à la qualité abstraite, il faut évidemment aussi un suffixe inverse pour passer de la qualité abstraite à l'adjectif concret désignant *celui qui a* cette qualité. Prenons pour exemple la racine **kuraĝ**. On en tire à présent : **kuraĝo**, *courage*, **kuraĝa**, *courageux*. Ces deux mots sont incompatibles. Si l'on part de **kuraĝa**, *courageux*, le *courage* sera la qualité de courageux, donc **kuraĝeco** (cf. **braveco**, etc.). Si, au contraire, on part de **kuraĝo**, *courage*, on doit dire : **kuraĝoza**, plein de courage, qui a du courage, *courageux*. On ne peut pas sortir de ce dilemme : il faut opter pour l'un des deux systèmes. Que l'on compare encore les deux adjectifs bien analogues de forme et de sens : **gaja**, *gai* et **ĝoja**, *joyeux* ; la qualité correspondant au premier est **gajeco**, et celle du second : **ĝojo**. Pourquoi ? Parce que **gajeco** dérive de **ĝaja**, tandis que **ĝoja** dérive de **ĝojo**. Mais ce n'est pas une raison pour qu'à deux adjectifs semblables correspondent des substantifs dissemblables. Car inversement de deux adjectifs semblables on ne peut déduire que des substantifs semblables : **ĝojeco** comme **gajeco**, ou **gajo** comme **ĝojo**. Si dans ces deux familles la dérivation est inverse, il faut employer des suffixes inverses ; et c'est ce que nous voulions démontrer.

L'utilité, la nécessité même d'un suffixe réciproque du suffixe **ec** ressort de l'analyse logique de nos langues, qui, à côté d'innombrables illo-

gismes de détail, nous fournissent des modèles de logique immanente. Le latin avait dérivé *formosus* (*beau*) de *forma*, par le suffixe *os*; l'espagnol en a fait *hermoso*, et il en a dérivé à son tour la qualité abstraite *hermosura* (*beauté*), au moyen du suffixe *ur* (équivalent ici à **ec**). Inversement, de *beau* le français a dérivé *beauté* (par le suffixe latin *itat* équivalent à **ec**); l'anglais lui emprunte *beauté* (*beauty*), mais non *beau*, de sorte que pour retrouver l'adjectif il est obligé d'employer un suffixe *-ful*, plein de : *beautiful*. En résumé, nous avons respectivement les deux équivalences (**R** représentant la racine):

R + **oz** + **ec** = **R**, **R** + **ec** + **oz** = **R**,

qui montrent bien que les deux suffixes **ec** et **oz** se neutralisent, parce qu'ils sont réciproques. De même que l'un est nécessaire pour passer de l'adjectif concret au substantif de qualité (de *beau* à *beauté*), de même l'autre est nécessaire pour passer du substantif de qualité à l'adjectif concret (de *forma* à *formosus*). Pour échapper à cette conséquence logique, il faudrait décider que *tous* les substantifs de qualité seront *dérivés*; mais ce serait là imposer à la langue une uniformité arbitraire, contraire à l'internationalité, et admissible seulement dans une langue philosophique ou *à priori*.

Ainsi les deux suffixes inverses **oz** et **ec** peuvent se détruire et s'annuler réciproquement, par exemple : **virtozeco**, qualité de vertueux = **virto**. C'est en général le cas lorsque le substantif primitif exprime une qualité abstraite, mais non plus quand il exprime un objet concret, car alors il ne

peut pas être synonyme du substantif de qualité dérivé au moyen de **ec** : **porozeco**, *porosité*, n'équivaut nullement à **poro**, *pore*. Néanmoins, cette remarque permettra d'éviter des accumulations de suffixes inutiles, ou de simplifier certains radicaux. Par exemple, on a en Esperanto : **furioza**, *furieux*, **furiozeco**, *fureur*. On pourra rétablir le radical vraiment primitif et étymologique **furi** (qui peut désigner également les déesses de la mythologie) et supprimer *furiozeso*, qui égale *furio*.

On objectera peut-être que le suffixe **oz** a déjà un emploi en chimie, où il a un sens technique très précis (pour les acides moins oxygénés : *sulfureux*, *azoteux*, etc.). Mais cela ne peut pas être un obstacle à son introduction dans la langue courante, avec le sens général qu'il avait dans les langues naturelles, bien avant l'invention de la nomenclature chimique. Il ne prêtera pas plus à équivoque en L. I. que dans nos langues, où par exemple personne ne confond une eau *sulfureuse* avec l'*acide sulfureux*. On a déjà admis en chimie avec des sens techniques des suffixes qui ont un tout autre sens dans la langue courante (**id**, **at**, **it**). Cela est inévitable, et n'a pas d'inconvénient pratique.

Une objection plus sérieuse est celle-ci : il y a beaucoup de noms, en chimie et en médecine, qui se terminent par *ose* (*cellulose*, *glucose*, *tuberculose*) ; si on leur appliquait le suffixe **oz**, cela ferait **ozoz**. Mais c'est là un inconvénient général ; il n'y a pas de suffixe qui ne soit semblable à quelque terminaison qu'on est obligé de conserver pour ne pas défigurer des radicaux interna-

tionaux. On pourra éviter cet inconvénient, en ce qui concerne *oz*, soit en adoptant *os* pour terminaison des radicaux en question, soit en employant *ul* comme succédané de *oz*, comme à présent : **tuberklozulo**, *un tuberculeux*. En revanche, le suffixe *oz* conviendra mieux aux radicaux terminés en *ul*, comme **skrofulo** (Esperanto, **skrofolo**), et beaucoup d'autres qu'on ne peut pas altérer de même, comme **skrupulo** : **skrofulozo**, *un scrofuleux* ; avec, bien entendu, l'adjectif semblable : **skrofuloza**.

Comme toujours, on est libre de choisir pour chaque racine le sens le plus convenable et d'opter entre le sens abstrait (qualité) et le sens concret. Par exemple, on a en Esperanto : **gracia**, *gracieux*, et **sprita**, *spirituel*, d'où l'on tire : **gracieco**, *grâce*, **spriteco**, *esprit* ; **majesta**, *majestueux*, **malica**, *malicieux*, dont les qualités se disent à la fois : **majesto** et **majesteco**, **malico** et **maliceco**. Il semble préférable de prendre pour noms des qualités : **gracio**, **sprito**, **majesto**, **malico**, et d'en déduire les adjectifs : **gracioza**, **spritoza**, **majestoza**, **malicoza**.

§ 4. Enfin, certains adjectifs dérivés de substantifs signifient : « qui a la nature de — », « qui ressemble à — ». On les forme généralement en Esperanto au moyen du suffixe **ec** ; exemples : **aereca**, *aériforme* ; **akveca**, *aqueux* ; **argileca**, **aromeca** ; **herbeca**, *herbacé* ; **korneca**, *corné* ; **lakteca**, *laiteux* (*lactescent*) ; **laneca**, *laineux* ; **metaleca**, *métallique* ; **oleeca**, *oléagineux* ; **polveca**, *pulvérulent* ; **saleca**, *salin* ; **spongeca**,

spongieux; **ŝtoneca**, *pierreux*; **tereca**, *terreux*; **veneneca**, **vitreca**; **buleca**, **globeca**, *en forme de boule*; **glueca**, *gluant*.

Cette dérivation est manifestement défectueuse : en effet, si l'on revient au substantif, on trouve que *vitreco* devrait signifier : chose analogue au verre, tandis qu'il signifie : qualité de verre. Pour exprimer exactement cette relation, il faudrait superposer le suffixe *-oz* au suffixe *-ec* et dire : *vitrecoza* : qui a (*oz*) la nature (*ec*) du verre (*vitr*) (1); et la qualité de vitreux serait : **vitrecozeco**, distinct de **vitreco**, qualité de verre; tandis que **vitreca** donnerait **vitrececo**, évidemment inadmissible. Mais cette accumulation de suffixes, *ecoz*, n'est pas pratique; et il vaut mieux adopter un suffixe unique pour exprimer cette relation. On a proposé le suffixe *oid*, emprunté au grec, qui semble s'imposer dans certaines expressions techniques (*anthropoïde*, *métalloïde*, *ellipsoïde*, etc.). Dans d'autres cas, on emploie le radical **form** ou **simil** (*aeroforma*, *gasosimila*), ce qui est correct, mais ce qui ne peut guère être généralisé. L'*Idiom Neutral* emploie dans ce sens le suffixe **-atr** : *petratr*, pierreux; *verdatr*, verdâtre. Ce suffixe (qui rappelle à la fois le français *-âtre* et l'allemand *-artig*) se recommande particulièrement pour les couleurs (l'Esperanto dit *dubeverda* pour *verdâtre*, etc.). Ido a adopté ce suffixe. Mais cela ne signifie pas que le suffixe scientifique *-oid* ne

(1) Comparer le suffixe allemand équivalent *-artig* : *ig* = qui a, *art* = l'espèce, la manière.

s'emploiera pas dans les mots techniques. Cette question devra être tranchée par les spécialistes.

III. — Relation du verbe et de l'adjectif.

§ 1. La relation du verbe et de l'adjectif (immédiatement dérivés de leur racine commune) est difficile à définir directement. Mais on peut la définir par l'intermédiaire du substantif, et même on le doit, en vertu du principe de réversibilité : car on doit pouvoir passer du verbe à l'adjectif par l'intermédiaire du substantif, et trouver le même sens que par la dérivation directe. Or le substantif immédiatement dérivé du verbe signifie l'action ou l'état; l'adjectif immédiatement dérivé du substantif signifie la même idée, mais sous forme qualitative; donc l'adjectif immédiatement dérivé du verbe ne peut que signifier l'action ou l'état exprimés par sa racine, sous forme de qualité ou d'attribut. Exemples : **paroli**, *parler*, **parolo**, *parole*, donc **parola**, qui est une parole (*parola promiso*, promesse verbale); **timar**, *craindre*, **timo**, *crainte*, donc **tima**, qui est une crainte (*tima sentimento*, sentiment de crainte). On voit par là qu'un tel adjectif a un sens tout différent des participes soit actifs, soit passifs : **parola** (qui est une parole) ne signifie ni parlant (*parolanta*), ni parlé (*parolata*) ; **tima** (qui est une crainte) ne signifie ni craignant (*timanta*), ni craint (*timata*). Ces adjectifs n'impliquent donc ni l'activité, ni la passivité, qu'expriment les suffixes participaux : *-ant*, *-at*, etc. (1).

(1) Nous avons déjà signalé (sect. I, § 8) une série d'irrégularités dans la relation du verbe et de l'ad-

§ 2. Néanmoins, beaucoup d'adjectifs immédiatement dérivés de verbes reçoivent en Esperanto un sens actif précis, et signifient, soit « qui peut », soit « qui tend à » produire l'action exprimée par le verbe. Exemples : **adstringa**, *astringent*, **ĉarma**, *charmant*, **instrua**, *instructif*, **interesa**, *intéressant*, **konsola**, *consolant*, **konvinka**, *convaincant*, **morda**, *mordant*, **nutra**, *nourrissant*, **ofenda**, *offensant*, **pika**, *piquant*, **rava**, *ravissant*, **sufoka**, *étouffant*, **sugestia**, *suggestif*, **terura**, *terrible*, **viva**, *vivant*, *vif*. Les auteurs de manuels se perdent en explications subtiles pour distinguer l'adjectif du participe (**instrua**, **instruanta** ; **interesa**, **interesanta**, etc.) et recommandent de ne pas employer l'un pour l'autre. Mais leurs efforts mêmes indiquent que les deux formes ont presque le même sens; et ils ne voient pas la profonde différence qu'il doit logiquement y avoir entre eux. Si l'on peut dire : « *ofenda parolo* », langage, parole qui est une offense, les autres adjectifs n'ont aucunement le sens qu'on leur attribue. On en a la preuve dans les divers sens qu'on leur donne en fait : *terura krio* peut être *terorala* (cri de terreur) ou *teroriganta* (cri terrifiant); *instrua libro* peut être *instruktala* (livre d'instruction) ou *instruktanta* (livre instructif). *Kultura* signifie tantôt *kulturala*, de culture (méthode, etc.), tantôt *kulturanta*, cultivant

---

jectif, à savoir les verbes immédiatement dérivés d'adjectifs et signifiant « être tel ». Cette série appartient à la présente section, et devrait se placer ici.

(domestique), tantôt *kulturata*, cultivé (champ) (1).

Il est évident que ces adjectifs sont abusivement employés, soit à la place de participes, soit à la place de dérivés analogues : ainsi ils équivalent parfois à l'adjectif dérivé en **-em** : *obea* = *obeema*, obéissant. Mais ce suffixe ne serait pas toujours juste, car il signifie la *tendance*, et non le *pouvoir*, la *faculté*; et il serait absurde d'attribuer une tendance à une foule d'objets matériels qui n'ont en fait qu'un pouvoir. Il manque ici un suffixe, que le latin et les langues romanes connaissent et emploient : c'est le suffixe **-iv** (qui, combiné avec le radical du supin, donne les finales *ativ* ou *itiv*), que ne supplée ni **-ant**, ni **-em** (2). Un livre ne peut pas être dit *instruktema* ; il peut n'être pas en fait *instruktanta* (si personne ne le lit); pourtant il est *instruktiva* (*qui peut instruire*). De même on pourra employer les

---

(1) On voit même ces adjectifs employés avec un sens passif : *abomena* = *abomenata* (abominé); *bezona* = *bezonata* (dont on a besoin). On ne peut pourtant pas soutenir que ce sens passif est contenu dans la racine elle-même !

(2) Le suffixe **iv** se trouve en E. (*-ive*), en D. (*-iv*), en F. (*-if*, *-ive*), en I. et S. (*-ivo*), en R. (*-iv'*). Il est donc aussi international que possible. Le *Novilatin* du Dr Beermann l'adopte avec un sens vague ; et l'*Idiom Neutral* l'emploie sous la forme **-ativ** pour indiquer « une capacité ou possibilité ». Au point de vue logique, les trois suffixes *actifs* **ant**, **iv** et **em** sont les analogues des trois suffixes *passifs* **at**, **ebl** et **ind** ; les uns et les autres correspondent aux trois « modalités » (réalité, possibilité, nécessité) ; et cette analogie justifie encore le suffixe **iv**.

adjectifs *konsoliva*, *konvinkiva*, *sugestiva*, dans un sens analogue et pourtant différent des participes correspondants. Mais c'est surtout dans la langue technique que le suffixe **-iv** se montrera utile et même indispensable. On parlera de substances *astringentes*, *nutritives*, etc. (*astringiva*, *nutriva*, etc.). Bien entendu, ces adjectifs pourront se substantifier immédiatement : *astringivo*, *un astringent*; *nutrivo*, *un aliment*. Un corps *conducteur* (de la chaleur, de l'électricité) sera *konduktiva*, et se nommera *konduktivo*, un *conducteur*. Sa qualité sera la *konduktiveso*, *conductibilité*, et ainsi de suite. On rejoindra ainsi certains néologismes inventés par les physiciens pour mettre plus de régularité dans leur langage, comme *conductivité*, *résistivité*. Ici comme partout, la langue scientifique, déjà artificielle et internationale en grande partie, est un modèle à suivre pour la L. I.

§ 3. Il y a d'autres adjectifs immédiatement dérivés de verbes auxquels l'usage attribue, au contraire, un sens passif : tels sont : **abstrakta**, *abstrait*, **bezona**, *dont on a besoin* (le verbe **bezoni** est actif), **fiksa**, *fixe*, **imaga**, *imaginaire*, **konfuza**, *confus*, **korekta**, *correct*, **kultura**, *cultivé* (1). Certains adjectifs ont à la fois le

---

(1) Nous avons déjà remarqué l'illogisme de ce mot. Cet illogisme vient de ce qu'on est parti, non du verbe *kulturi*, mais du substantif *kulturo*; et de *kultura*, *cultivé*, on a déduit **kulturigi**, *cultiver!* Voilà où entraîne une fausse dérivation et l'omission d'un suffixe nécessaire. Si l'on avait mis correcte-

sens actif et le sens passif, comme leurs équivalents allemands : **ĉagrena**, *fâcheux* et *chagrin* (*ärgerlich*, *verdriesslich*) ; **teda**, *ennuyeux* et *ennuyé* (D. *verdriesslich*, *überdrüssig*). De même, **suspekta** est traduit par *verdächtig* (*suspect*) dans le Dict. all.-esp. et par *verdächtigend* (*qui rend suspect*) dans le Dict. esp.-all. De même **simpatia** a deux sens (comme *sympathique* en français) : *qui éprouve* ou *qui inspire de la sympathie*.

L'illogisme de ces dérivations est suffisamment marqué par le doublet : **abomena** Dict. all.-esp.) = **abomeninda** (Dict. esp.-all. *abominable*. Il est évident que, du moment qu'un adjectif verbal a le sens passif, il doit être formé au moyen d'un suffixe de participe passif. ou d'un des suffixes **ebl** (*qui peut être*) et **ind** (*qui doit être*), suivant la modalité à exprimer. Ainsi le mot français *suspect* peut être traduit par les trois mots : *suspektata*, *qui est soupçonné* ; *suspektebla*, *qu'on peut soupçonner* ; *suspektinda*, *qu'on doit soupçonner* (cf. *suspektema*, *soupçonneux*).

Comme toujours, on est libre de choisir le sens de la racine suivant les commodités de la dérivation. Si l'on part des verbes *fiksi*, *konfuzi*, *korekti*, il faut dire : *fiksita*, *fixe* ; *konfuzita*, *confus* ; *korektita*, *correct* ; mais si l'on remarque que bien des choses peuvent être fixes, con-

---

ment : *kulturata, cultivé*, on aurait été amené à former le verbe : *kulturatigi* = *kulturi*, les deux suffixes *at* et *ig* se détruisant. Du moment que *kulturo* = *culture* (action de cultiver), *cultiver* ne peut être que *kulturi*.

fuses ou correctes sans qu'on les ait fixées, confondues ou corrigées, on préférera partir des adjectifs *fiksa*, *konfuza*, *korekta* et en déduire les verbes **fiksigi**, **konfuzigi**, **korektigi** (1).

On peut tirer de ce chapitre la conclusion pratique suivante : *on ne doit jamais dériver immédiatement un verbe d'un adjectif*. Si l'on veut dire : *être tel*, il faut employer le suffixe **-es**; si l'on veut dire : *rendre tel*, il faut employer le suffixe **-ig**; si l'on veut dire : *devenir tel*, il faut employer le suffixe **-ij** : dans aucun cas on ne peut transformer directement un adjectif en verbe, ex : *fiera*, *fieri* ; un tel verbe n'a pas de sens.

IV. **Relation de l'adjectif et de l'adverbe.**

Les adverbes immédiatement dérivés correspondent tous à des adjectifs ou à des substantifs. Quand l'adjectif exprime une qualité (c'est le cas le plus fréquent), l'adverbe indique la manière : *bela*, *bele* ; *rapida*, *rapide* ; *frua*, *frue*. Quand l'adjectif ou le substantif forme un complément et exprime une circonstance (de lieu, de temps, de quantité, etc.), l'adverbe dérivé exprime la même circonstance (le lieu, le temps, la quantité). Ex. : *dome* (à la maison) ; *nokte* (pendant la nuit); *multe* (en grande quantité, beaucoup). Pour la même raison, il faut employer dans le même

(1) Nous pouvons ici encore constater la réciprocité des suffixes **ig** et **it**. On passe du verbe à l'adjectif par **it**, et inversement de l'adjectif au verbe par **ig**.

sens les adverbes de nombre : « li atakis me due » signifie logiquement : ils m'ont attaqué de la manière ou dans la circonstance indiquée par le nombre *deux*, c'est-à-dire : *étant deux*, *à deux*. L'idée ordinale est absente de cette expression et doit être représentée par un élément spécial, le suffixe ordinal **esm** (*unesma*, *unesme*).

Il faut remarquer ici qu'on a pris en Esperanto l'habitude d'employer l'adverbe au lieu de l'adjectif, quand il se rapporte à un infinitif ou à toute une proposition : mais cela ne change pas son rôle de qualificatif : épithète ou attribut, l'adjectif a le même sens et ne devient pas adverbe. *Estas necese fari tion* (il est nécessaire de faire cela) est évidemment illogique ; le Dr Zamenhof lui-même viole quelquefois cette règle, et par force, pour éviter une amphibologie : *Ni subskribintoj... trovis* **necesa**... *doni la sekvantan klarigon* : nous soussignés avons trouvé nécessaire de donner l'explication suivante (*Déclaration* de Boulogne-sur-Mer, 1905). D'ailleurs cette habitude produit des équivoques, quand l'adjectif est accompagné d'un adverbe qui le modifie : « *Estas certe necese, ke...* » peut signifier : « Esas certe necesa... » (il est certainement nécessaire) ou bien : « Esas necese certa... » (il est nécessairement certain...), car l'ordre des mots est libre en Esperanto. Ces équivoques sont surtout à craindre avec *eble*, qui d'ailleurs a deux sens : *possible*, comme adjectif ; *peut-être*, comme adverbe : « Nenion estos eble fari » (1) peut se comprendre : « Esos forsan facar

(1) Dr Zamenhof, *Pri reformoj en Esperanto*, dans *Esperantisto*, 1894, p. 11.

nulo » (ce sera peut-être ne rien faire), tandis que cette phrase signifie : « Esas posibla facar nulo » (il n'est possible de rien faire). On ne peut dire en Esperanto : « Il est peut-être possible... » (esas forsan posibla); on dit : « Estas eble eble... »! C'est un pur idiotisme, qu'il faut absolument corriger, malgré l'exemple contraire du Fundamento (1).

CHAPITRE II

DÉRIVATIONS MÉDIATES

Dans ce chapitre, nous n'étudierons que les quelques affixes dont l'emploi donne lieu à des difficultés d'ordre général.

I. Suffixes UL et EC.

§ 1. D'après l'*Universala Vortaro* (*Fundamento*), « **ul** = qui est caractérisé par telle ou telle qualité, telle façon d'être ». Le sens et le rôle de ce suffixe semblent donc bien clairement définis par là. Par exemple, de **ĝibo**, *bosse* on déduira **ĝibulo,** *bossu* ; de **kiraso,** *cuirasse*, **kirasulo,** *cuirassier* ; de **renta**, *rente*, **rentulo**, *rentier*. Ces dérivés

(1) Beaucoup d'Espérantistes reconnaissent cet abus, mais ils n'osent le corriger et s'y conforment docilement, parce qu'il y a dans le *Fundamento* cette phrase: « Resti kun leono estas danĝere » (rester avec un lion est « dangereusement »). Cela caractérise l'état d'esprit des « fidèles ».

et leurs analogues sont parfaitement logiques et corrects.

§ 2. Mais, d'autre part, l'usage s'est établi dès l'origine, en Esperanto, de ne substantifier la plupart des adjectifs qu'au moyen du suffixe **-ul**; les exemples sont très nombreux : **avarulo**, *un avare ;* **blindulo**, *un aveugle*, **bravulo**, *un brave*; **cinikulo**, *un cynique*; **ebriulo**, *un ivrogne*; **eminentulo**, *un homme éminent*; **fanatikulo**, *un fanatique*; **fremdulo**, *un étranger*, **frenezulo**, *un fou*; **junulo**, *un jeune homme* (fem.: **junulino**), **justulo**, *un juste*; **kriplulo**, *un estropié*; **lamulo**, *un boiteux*; **miopulo**, *un myope*; **noblulo**, *un homme noble* (moralement); **piulo**, *un homme pieux*; **riĉulo**, *un riche* ; **sanktulo**, *un saint*; **skeptikulo**, *un sceptique*; **sovaĝulo**, *un sauvage*; **strabulo**, *un strabique*; **surdulo**, *un sourd*; **mutulo**, *un muet;* **liberalulo**, **konservativulo**, **radikalulo**; etc.

Cet emploi du suffixe **-ul** est d'abord inutile et encombrant. Nous avons vu (Chap. I, Sect. II, § 1) que l'on peut et doit substantifier les adjectifs par simple substitution de **-o** à **-a**, et qu'en fait ce procédé est généralement employé; et nous avons montré que ce procédé est conforme à la fois à la logique et à l'usage de nos langues. Mais, en outre, l'emploi de **-ul** dans ce cas est absolument illogique. Comment peut-on employer le même suffixe pour *blindulo* que pour *ĝibulo*? *Blindulo* signifierait par analogie : l'homme caractérisé par *blindo*. Mais *blindo* n'existe pas, et ne signifie rien; la *cécité* n'est pas *blindo*, mais *blindeco*. Il faudrait donc dire : *blindeculo*. Mais

d'autre part, si *blindulo* = *aveugle* (subst.), la *cécité* (qualité d'aveugle) devrait se dire : *blinduleco* (1).

On voit à quelles inconséquences entraîne l'emploi abusif du suffixe **ul**. Autant il est utile et correct de s'en servir pour dériver du nom d'une qualité (infirmité, maladie) ou d'un objet quelconque, le nom de l'être « caractérisé par » cette qualité ou par cet objet, autant il est illogique de l'employer pour dériver d'un adjectif (désignant déjà un être concret) le substantif *de même sens*. En réalité, on emploie alors **ul** comme synonyme de **homo** ou **viro** ; mais c'est fausser complètement son sens et son rôle, attendu qu'un suffixe exprime essentiellement une *relation*, et non un *concept* (distinction fondamentale en Logique). D'ailleurs, ce sens attribué à **ulo** (en opposition à **ajo**, *chose*) est contredit par les dictionnaires : on y trouve le suffixe **ul** appliqué, non seulement à des animaux (comme **unuhufulo**, *solipède* ; **unukornulo**, *licorne*), mais même à des objets inanimés : **trimastulo**, *trois-mâts* ; **trikornulo**, *tricorne*. Et cet emploi, qui semble étrange à certains, tant l'usage contraire a prévalu, est parfaitement conforme à la définition de **ul** donnée dans le *Fundamento*.

Malheureusement, c'est ce même *Fundamento* qui a donné le premier naissance à l'abus que nous signalons ; car tous les exemples donnés à la suite de la définition citée plus haut sont : *bel'*,

(1) Voir la critique fort juste de M. Beermann sur ce point dans *Novilatin*, p. 32 (2e éd., 1907).

bel'ul' ; *mal'jun'*, *mal'jun'ul'* ; *avar'*, *avar'ul'*; *rič*, *rič'ul'*. Ces dérivations ne seraient logiques que si les qualités correspondantes s'appelaient ***belo***, ***maljuno***, ***riĉo***, tandis qu'elles sont au contraire dérivées de l'adjectif concret : ***beleco***, ***maljuneco***, ***riĉeco***. Il y a une inconséquence manifeste à employer ce suffixe **-ul**, à sens spécial, pour substantifier les adjectifs, alors qu'on a les finales grammaticales **o** et **a** tout exprès pour distinguer le substantif et l'adjectif, et qu'il suffit de substituer l'une à l'autre pour transformer l'adjectif en un substantif *de même sens*.

Pour montrer l'inconséquence flagrante de ce procédé de dérivation, il suffit de rapprocher la famille : ***virga***, ***virgulo***, ***virgulino*** (***virgeco***) de la famille : ***vidva***, ***vidvo***, ***vidvino*** (***vidveco***), ou de comparer ***nobla***, ***noblulo*** à ***nobela***, ***nobelo*** ; ***skeptika***, ***skeptikulo*** à ***katolika***, ***katoliko***. De même dans les participes : que l'on compare ***amato***, ***amatino*** à ***karulo***, ***karulino*** ; ***kaptitulo*** à ***arestito***, et ***nekonatulo*** à ***konato*** (employé pour désigner une personne). Que ceux qui voudront justifier l'emploi de **ul** tâchent de trouver une différence entre ces cas parallèles, et disent pourquoi **ul** est nécessaire dans les uns plutôt que dans les autres. Chose curieuse : on ne met guère **ul** qu'aux participes passifs ; les participes actifs, plus heureux, peuvent, paraît-il, s'en passer : ***parolanto***, ***verkinto***, ***legonto***. Toutefois, nous avons vu un article (écrit par un Slave), où tous les participes actifs substantifiés, sans exception, étaient soigneusement affublés de ce faux nez : ***legantulo***, ***kreantulo***, ***regantulo***, ***gardantulo***, ***portantulo***, ***protektantulo***, ***defendantulo***, ***predikantulo***, ***liberigan-***

tulo et *prezentantulo* ! (1) Ce sont là heureusement des exceptions, mais fort instructives, car elles sont absolument conformes au système que nous critiquons ; on peut dire qu'elles en sont une réfutation par l'absurde. Pour être tout à fait conséquent, il ne reste plus qu'à dire **Franculo**, **Anglulo**, etc., et l'*Esperanto* lui-même devrait s'appeler... **Esperantulo** ! !

§ 3. Mais voici des cas où l'irrégularité se complique et s'aggrave : non seulement on substantifie l'adjectif au moyen du seul suffixe **ul**, mais on emploie le substantif immédiatement dérivé pour désigner la qualité abstraite (alors que dans la série précédente elle était correctement désignée par **-ec**) ; et, ce qu'il y a de plus fort, à côté du substantif de qualité régulièrement formé par **-ec**. Voici un exemple-type de cette dérivation : **sana**, *sain*; **sanulo**, *homme sain*; **sano** = **saneco**, *santé*. De même : **malsana** = **malsanulo**, *malade;* **malsano** = **malsaneco**, *maladie*. Cette équivalence de deux substantifs qui diffèrent par le suffixe **ec** suffit à révéler l'inconséquence. Sans doute, les auteurs de manuels et de dictionnaires se sont efforcés de la pallier en disant : *sano*, c'est la « bonne santé en elle-même » ; *saneco*, c'est l' « état de bonne santé ». Mais cette distinction, plus que subtile, ne fait illusion à

---

(1) *Int. Scienca Revuo*, 2e année, p. 280 sqq., 303 sqq. Le même auteur ne manquait pas de dire *adeptulo, sovaĝulo, scienculo, pensulo, mondulo, laborulo;* mais en revanche il employait *saĝo* et *malsaĝo* pour dire *sagesse* et *folie*.

personne : qu'est-ce que la santé « en elle-même », sinon l'état d'une personne saine? Et qu'est-ce que la maladie, sinon l'état d'une personne malade? La maladie n'est pas un objet ou un être *concret*, c'est toujours une qualité abstraite. Dira-t-on qu'il faut distinguer la maladie en général de telle ou telle maladie particulière, comme la rougeole ou la scarlatine (1)? Mais ce serait méconnaître ce fait, absolument universel dans nos langues, que le même mot s'applique à la fois au concept général et aux individus particuliers qui font partie de son extension; on emploie le même mot pour « l'homme » en général, et pour « un homme », « cet homme », etc. *Une* maladie particulière peut bien être une espèce ou même un « individu » du genre « maladie » (la fistule de Louis XIV, par exemple); elle n'en est pas moins un état ou une qualité, donc une abstraction par rapport à l'individu qui en est atteint; c'est donc lui qui est le *malsano*, et sa maladie est une *malsaneco*, un « cas » particulier du concept général de maladie (2).

La même irrégularité a lieu pour les adjectifs suivants: *avida*, *bela*, *bona*, *feliĉa*, *fiera*, *forta*,

---

(1) C'est probablement dans cette intention que le Dr VALLIENNE a employé *malsanajo* pour *maladie* (*Scienca Revuo*, 2e année, p. 266 sqq.), alors que ce mot ne peut signifier que : *chose* ou *partie malade*.

(2) De même, on croit devoir dire *malfeliĉoj* pour *les malheurs* d'une personne. Mais les *malheurs* ne sont que des espèces ou cas particuliers du *malheur*, qui est toujours un état abstrait ; et, en tout cas, ils ne sont pas eux-mêmes *malheureux* (*malfeliĉaj*).

jaluza, *kapabla*, *libera*, *majesta*, *malica*, *saĝa*, (*mal-*) *sata*, *trankvila*, *utila*. On voit fréquemment *feliĉo*, *fiero* (1), *kapablo*, *trankvilo*, même *libero* (chez certains auteurs slaves) employés dans le sens abstrait de *feliĉeco*, *fiereco*, *kapableco*, *trankvileco*, *libereco*, et souvent même concurremment avec ces derniers mots ; de même, on dit **la eblo** pour *la ebleco* (*la possibilité*), tandis que *eblo* devrait logiquement servir à traduire *les possibles* (*possibilia*) de Leibniz. L'emploi simultané des deux formes avec le même sens suffit à prouver que l'une d'elles est vicieuse. Il est probable qu'il y a là un idiotisme slave.

§ 4. Enfin il y a en Esperanto des familles de mots analogues aux précédentes, excepté que le substantif en **-eco** n'existe pas. Cela vient de ce que dans ces dérivations on part d'un substantif abstrait désignant une qualité ; on en dérive *immédiatement* l'adjectif concret, puis on substantifie celui-ci au moyen de **-ul**. L'exemple-type de cette série est : **kuraĝo**, *courage*, **kuraĝa**, *courageux*, **kuraĝulo**, *un homme courageux*. Ici on nous dira : il faut bien employer le suffixe **ul**

(1) « Levos la kapon ni kun *fiero* », au lieu de *fiereco* (Zamenhof, *Al la fratoj*, dans *Fundamenta Krestomatio*, p. 321). Il est vrai que c'est dans une poésie ; mais le même abus est très fréquent en prose. A ce propos, il est très fâcheux de donner des poésies comme modèles de style dans une chrestomathie, car on y est forcément amené à prendre des libertés et même des « licences » avec la grammaire, la syntaxe et la dérivation.

pour passer de l'adjectif au substantif, puisqu'autrement on retomberait sur le substantif primitif, qui désigne la qualité: **kuraĝo** ne peut pas signifier à la fois *le courage* et *un brave*. — Fort bien; mais si ce suffixe est nécessaire pour distinguer (et dériver) l'être concret de la qualité abstraite qu'il possède, pourquoi ne l'emploie-t-on pas également pour l'adjectif? Pourquoi ne dit-on pas **kuraĝula** pour signifier: « caractérisé par le courage » ? C'est encore là une inconséquence flagrante. Elle est plus frappante encore dans l'exemple suivant: **ĝibo**, *bosse*, **ĝibulo**, *un bossu* (substantif). Et l'adjectif *bossu* ? C'est sans doute **ĝibula**? Pas du tout; les dictionnaires vous donnent le choix entre **ĝiba** et **ĝibhava**, et cela est un fait général: on n'emploie pas plus le suffixe **ul** pour former un adjectif, que s'il n'avait jamais existé; et l'on va, comme on voit, jusqu'à former un mot composé avec **hava**, comme si **ul** n'avait pas précisément ce sens: *qui a*. De même, certains Espérantistes ont formé fort logiquement le mot **vertebrulo** pour *vertébré* (subst.); mais les dictionnaires ne donnent, comme adjectifs, que **vertebra** et **vertebrohava**, comme si **vertebrula** était un barbarisme. Une telle anomalie ne peut s'expliquer que par des idiotismes nationaux.

On n'a même pas l'excuse de dire que **ul** sert à distinguer les cas où il s'agit d'une personne; car on dit **instruitulo** (qui ne peut s'appliquer qu'à une personne) et **sendito** (qui pourrait s'appliquer à une chose). D'ailleurs, le moyen de faire cette distinction est bien connu: **sendito** ne peut signifier qu'*un envoyé*, car une *chose envoyée* se dit **senditajo**, ou simplement **sendajo**.

Cette dernière remarque nous amène à formuler la règle qui nous paraît être imposée à la fois par la logique et par le bon sens : « On substantifiera tous les adjectifs et participes par la simple substitution de la finale **-o** à la finale **-a** ; dans les cas où il y aurait incertitude, l'adjectif ainsi substantifié désignera une personne, et la chose sera désignée par l'adjectif muni du suffixe **aj**. » Par exemple, l'*inconnu* se traduira par **nekonato** s'il s'agit d' « un inconnu » (personne), et par **nekonatajo** s'il s'agit des choses inconnues, de « l'inconnu » au sens général et neutre (la peur de l'inconnu).

Cette règle suffit à résoudre toutes les difficultés que peuvent présenter dans l'application quelques adjectifs. Par exemple, on a coutume d'employer « le vrai, le beau, le bien » au sens neutre. Pour *le vrai*, il n'y a pas d'équivoque possible : la qualité de vrai n'appartient qu'aux choses (pensées), non aux personnes, qui peuvent seulement être *véridiques* ; on peut donc sans ambiguïté continuer à dire **la vero** ; mais pour exprimer *une vérité*, *des vérités*, il vaut mieux dire : **veraĵo**, **veraĵoj**. Pour *le beau* et *le bien*, **belo** et **bono**, d'après notre règle, désigneraient des personnes (1) ; comment donc exprimer le sens géné-

(1) Remarquer qu'on emploie surtout **bel** substantifié au féminin : or **belino** est parfaitement clair, et **belulino** est d'une longueur inutile et ridicule. De même, pourquoi ne pas dire **virgino**, avec Grabowski (*Kondukanto-Antologio*, p. 120 et 128) au lieu du ridicule **virgulino**, qui fait irrésistiblement penser à *virgule* ?

ral et neutre ? La solution est simple : ou bien il s'agit des *choses* belles et bonnes (sens concret), et alors on doit dire : **belajo**, **bonajo** ; ou bien il s'agit du beau et du bien « en soi », c'est-à-dire des *essences* ou *qualités* abstraites, de ce qui fait que telle chose est dite belle ou bonne, et alors il faut dire : **beleco**, **boneco** (1). Nous avons déjà remarqué que le suffixe **ec** équivaut au radical du verbe *être ;* il est donc parfaitement propre à désigner l'*essence*, au sens aristotélicien et philosophique du mot : **beleco**, c'est le fait d'être beau, c'est l'essence du beau. Ainsi l'on pourra distinguer sans peine : *les bons et les méchants* : **la bonoj kaj la malbonoj**, et : *les biens et les maux* : **la bonajoj kaj la malbonajoj**.

Il y a encore un mot qui peut prêter à quelques difficultés : c'est **utila**. On emploie souvent **utilo**, **neceso** au lieu de **utileco**, **neceseco**, par un simple abus (**sen utilo**, **sen neceso**). Mais il y a des cas où le substantif neutre **utilo** ne peut être remplacé ni par le concret **utilajo** ni par l'abstrait **utileco**. Ce sont les cas où il signifie l'*intérêt*, l'*avantage* d'une personne ou d'une collectivité. Or dans ces cas il est impropre, et la preuve en est qu'on peut dire d'une chose qu'elle est *utile* à l'*intérêt* (ou aux intérêts) de quelqu'un : **utila al la utilo**. Il faut donc dans ce cas employer un autre mot. On pourrait en dire autant de l'expression confuse : « le *bien* de

(1) Dans le *Dua Libro* (1888) le Dr Zamenhof a écrit trois fois : *paroli* ou *skribi « pri la verajo, la belajo kaj la bonajo. »* (*La Ombro*, p. 34, 40, 41). C'est précisément notre règle.

l'humanité », qui ne correspond ni à **boneco** ni à **bonajo**. Remarquons en passant que la L. I. bien maniée est un excellent instrument d'analyse logique, et permet de découvrir le vague ou le vide de certaines expressions banales de nos langues.

Une conséquence de la confusion entre **utileco** et **utilo**, **neceseco** et **neceso**, etc., est la confusion des particules **ne** et **sen** dans les mots composés. Ces particules ont pourtant des sens et des rôles bien distincts : **ne** nie simplement, tandis que **sen** exprime la privation ou l'absence de quelque chose : **sendenta**, *sans dents* ; **senhara**, *sans cheveux*. Partant d'un adjectif comme **utila**, on peut former **neutila** et **malutila**, mais non **senutila**, qui est aussi absurde que seraient **nedenta** ou **malhara**. Pourtant **senutila** est fréquemment employé: cela vient évidemment de ce qu'on dit souvent **sen utilo** (**sen neceso**) alors qu'on devrait dire : **sen utileco** (**sen neceseco**). Bien entendu, on pourrait former correctement l'adjectif **senutileca**, mais il serait... sans utilité (1).

---

(1) Un contresens analogue est le mot **senbezona**, qui devrait signifier « exempt de besoin », et qu'on emploie constamment dans le sens de *inutile* (dont on n'a pas besoin). Il y a là une double erreur : d'une part, on emploie **bezona** au lieu de **bezonata** (*dont on a besoin*, le verbe **bezoni** étant actif, fort logiquement d'ailleurs); d'autre part, on emploie **sen** au lieu de **ne**, et c'est ainsi qu'on obtient **senbezona** au lieu de **nebezonata** ! Autre exemple : **senvirgigi**, *déshonorer* (au lieu de **malvirgigi**), alors qu'il signifierait logiquement : *dépouiller de vierges* ; cf. **senhomigi**, *dépeupler*.

Nous devons signaler à ce propos une série de mots où l'usage a fait prévaloir une dérivation incorrecte : ce sont les adjectifs formés au moyen du suffixe **-em**,qui signifie : « enclin à, qui tend à ». Exemple : **agi**,*agir*, **agema**, *actif* : on forme alors : **agemo**, *activité* et **agemulo**, un *homme actif*. Cela est contraire, d'abord à la logique, ensuite à l'analogie, car il n'y a pas de raison pour supprimer le suffixe **-ec** après le suffixe **-em** plutôt qu'après tout autre suffixe ; enfin, à l'exemple du Dr Zamenhof, car on lit dans l'*Ekzercaro* primitif (*Fundamento*) : *malsanemeco* (§ 42). Voici comment on essaie de justifier cette anomalie : « *Agemo* estas sufiĉa ; la sufikso **-em** montras inklinon kaj kutimon, sekve ankaŭ *econ*, kaj la finaĵo **ec** estas superflua » (1). Cette interprétation est inexacte : **-em** ne signifie pas le penchant, l'habitude, mais bien « qui a le penchant, l'habitude » (*Fundamento*) ; il a donc le sens concret, et non le sens abstrait, comme le prouve l'exemple du *Fundamento* : « **babil**, *babiller* ; **babil'em**, *babillard* » (ou *bavard*). Par conséquent, pour passer de l'adjectif concret au substantif qui désigne la qualité abstraite, il faut employer **-ec**, comme après tout autre suffixe, **-ebl** par exemple : **komprenebla**, *compréhensible* ; **kompreneblec**o, *compréhensibilité* ; ou même après plusieurs autres suffixes ou préfixes : **ne-re-san-ig-ebl-a**, *incurable* ; **ne-re-san-ig-ebl-ec-o**, *incurabilité*. La suppression de **ec** après **em** est donc une véritable exception. En revanche, le suffixe **-ul** est, non

(1) A. Kofman, en *Int. Scienca Revuo*, 2e année, p. 96.

seulement inutile, mais illogique, comme dans tous les cas analogues, pour substantifier les adjectifs en **-ema** : **babilemo** ne peut signifier que *un bavard*, et ainsi de suite.

Voici une autre anomalie. Les mots *mistiko* (1), *romantiko* désignent, non des personnes, mais des doctrines; et les personnes sont désignées par *mistikulo*, *romantikulo*. Cela est contraire à l'analogie de *eklektiko*, *katoliko*, qui désignent des personnes, les doctrines correspondantes étant appelées *eklektikismo*, *katolicismo* (2). Il y a là deux systèmes disparates, mais conséquents chacun pour soi. Mais ils sont mêlés dans beaucoup de cas, et alors donnent lieu à des inconséquences : *klasika = classique*, *klasikulo = un classique* (3), de même : *cinika*, *cinikulo*; *skeptika*, *skeptikulo*. Du moment que *skeptiko* ne signifie pas *scepticisme* (que l'on traduit par *skeptikeco*), il signifie un *sceptique*, et est simplement l'adjectif *skeptika* substantifié (4).

On fait d'ailleurs un étrange abus du suffixe **-ul** : tantôt on l'emploie sans aucune nécessité, comme

---

(1) On admet aussi *mistikismo*, qui est alors superflu.

(2) On remarquera le **c**, concession à l'internationalité, au détriment de la régularité. C'est que la finale *-ism* n'est pas considérée jusqu'ici comme un suffixe.

(3) Le dictionnaire esp.-français dit : « partisan des classiques ». C'est évidemment une erreur : *klasiko* = *un auteur classique*, et *klasikano*, un *partisan* des auteurs classiques (suffixe *-an*).

(4) Cette règle n'exclut nullement les mots **mistikeco**, **romantikeco**, pour exprimer le *caractère mystique* ou *romantique* d'une personne, d'une œuvre, etc.

dans *ĉefulo* (*ĉefo*), *fratulo* (*frato* ou *kunfrato*), *sopranulo*, *tenorulo*; tantôt on l'emploie à la place d'autres suffixes plus précis et mieux appropriés : *administrulo* (*administr-anto* ou *-isto* (1), *flatulo* (*flat-anto* ou *-isto*), *intrigulo* (*-anto* ou *-isto*), *kalumniulo*, *kontrabandulo*, *pensulo* (tout homme est un *pensulo*, un être doué de pensée; *penseur* doit se dire *pensisto*), *reakciulo*, *revoluciulo* (les membres d'un parti doivent être désignés par le suffixe *-an*), *kampulo*, *mondulo*, *sudulo* (ici encore c'est le suffixe **-an** qui s'impose). On voit d'ailleurs fréquemment : *enlandulo*, *alilandulo*, *samlingvulo*, etc., là où il faudrait *-an*; *scienculo* au lieu de *sciencisto* (on ne dit pas : *artulo*, *musikulo*, etc.). Quant à *fanfaronulo*, *hipokritulo*, dérivés des verbes *fanfaroni*, *hipokriti*, on ne voit pas pourquoi on leur a imposé le suffixe **-ul** plutôt qu'à *fripono*, *gasto*, qui correspondent semblablement aux verbes *friponi*, *gasti*. En revanche, on n'a pas pensé à employer *-ul* dans un cas où il aurait permis d'éviter un contre-sens : *adresato*, *destinataire* d'une lettre (c'est la lettre qui est *adresata*) (2). On aurait pu dire : *adresulo*, la personne désignée par l'adresse.

Quant à l'emploi de *ulo* pour dire une personne ou un être vivant, par opposition *à ajo*, auquel on attribue non moins abusivement le sens de *chose*, nous avons montré qu'il n'est ni logique

---

(1) Ce dérivé est d'autant plus malencontreux, qu'il pourrait signifier aussi bien *administré* qu'*administrateur* et il n'est pas le seul qui offre une telle équivoque.

(2) C'est un simple germanisme : *Adressat*.

ni même conforme à l'usage. En général, on devrait éviter d'employer des suffixes comme mots isolés, attendu qu'un suffixe exprime une relation, et non un concept, et par suite ne peut former un mot indépendant. On n'emploie jamais *isto* isolé, et avec raison : car cela signifierait : « une personne qui s'occupe de... » et appellerait forcément la question : « de quoi? » De même, on ne devrait pas employer *ulo*, *ajo* isolément; car cela signifie : « une personne, ou : une chose caractérisée par... » et appelle la question : « par quoi? » Si l'on veut dire « un homme », on a les mots *homo* et *viro* ; pour dire : « une chose », on n'a que le mot *afero* (qui malheureusement signifie aussi *affaire*, commerciale ou judiciaire). De même pour les autres suffixes, à moins que le contexte ne montre clairement à quel concept ils sont relatifs : par exemple on pourra dire : *la idoj de la kokino*, ou : *kokino kun siaj idoj*, parce qu'on sait bien que les *petits* d'une *poule* sont des *poulets* (*kokidoj*) (1).

---

(1) C'a été une des erreurs du *Volapük*, de créer des suffixes pour désigner des concepts, et non pas des relations. On s'est beaucoup moqué du suffixe *-op*, inventé pour les cinq parties du monde. Mais on n'a pas remarqué le vice logique fondamental de cette invention : il n'est pas dans le fait d'adopter un suffixe pour une classe très restreinte d'idées ou de mots, mais dans le fait d'employer un suffixe pour exprimer le concept de « partie du monde »; en d'autres termes, non comme signe d'une *relation*, mais comme caractéristique d'une *classe*. C'est la même faute que l'on commet en prenant **ulo**, soit isolé, soit en composition, comme synonyme de *homo*.

II. — Suffixe AĴ.

D'après le *Fundamento*, **aj** indique « quelque chose possédant une certaine qualité ou fait d'une certaine matière » : et les exemples illustrent fort bien cette définition : **mola**, *mou*; **molajo**, *partie molle d'une chose* ; **frukto**, *fruit* ; **fruktajo**, *quelque chose fait avec des fruits*. Cela suffit tant que le radical (ou mot primitif) est un *nom* (substantif ou adjectif) ; c'est le cas, en fait, de tous les exemples cités. Toutefois, on peut remarquer que le sens très vague de ce suffixe ne fournit pas toujours des dérivés suffisamment précis. Par exemple, **ovajo** est traduit tour à tour par *omelette* et par *œufs brouillés* ; il pourrait tout aussi bien désigner les 365 manières d'accommoder les œufs. Cela donne aussi lieu à certaines inconséquences : **bovajo**, *viande de bœuf*, **ŝafajo**, *viande de mouton* ; mais **azenajo**, *ânerie*. Pourquoi pas : *viande d'âne* ? La question est d'autant plus légitime, qu'on mange de l'âne comme du cheval. Mais la définition du *Fundamento* ne suffit plus quand il s'agit d'un radical verbal ; car un verbe ne signifie par lui-même ni une « matière » ni une « qualité ». Que signifie, par exemple : **konstruajo** ? Ce n'est pas une chose faite avec la matière **konstru**, ni qui possède la qualité **konstru** ; ce radical ne désigne ni une matière ni une qualité, mais une action.

En général, quand un affixe s'applique à la fois à des noms et à des verbes, on devrait toujours définir son sens *séparément* pour le cas des noms et pour celui des verbes. En effet, quand on a défini le rôle d'un affixe pour les noms, il

n'est nullement défini par là même pour les verbes (sauf dans le cas où il s'applique en réalité au substantif verbal) ; et l'on peut même soutenir, en toute rigueur, qu'il n'a pas de sens pour les verbes, et qu'il doit, ou bien être défini à nouveau, ou bien être remplacé par un affixe spécial aux verbes. Cela est particulièrement visible pour le suffixe **-ig**, que nous étudierons tout à l'heure. Quand on a dit : « **-ig**, rendre tel ou tel », on n'a nullement défini par là le sens de **-ig** appliqué à un radical verbal : **esperigi** signifie-t-il *rendre espérant*, ou *rendre espéré*, ou *rendre espoir* ? Rigoureusement, en vertu de la définition donnée pour les noms, il ne peut avoir que ce dernier sens, si c'en est un. Cette ambiguïté n'est pas particulière à tel ou tel affixe : elle est générale, et tient à la nature même du verbe. Un verbe (transitif tout au moins) engendre deux séries de noms, qui sont ses participes actifs et passifs (lesquels peuvent prendre la forme de substantifs, ou d'adjectifs, ou même d'adverbes). Et alors, pour passer du cas des noms au cas des verbes, il faut indiquer pour chaque affixe à quel participe il sera censé s'appliquer, autrement dit, quel est le suffixe de participe (actif ou passif) qu'il sous-entend, et qu'il faut suppléer pour l'interpréter (1).

(1) Nous distinguons ici les racines verbales et les racines nominales, tandis que, dans l'*Introduction*, nous avons dit que les racines n'ont et ne doivent avoir aucun caractère grammatical. La contradiction n'est qu'apparente. Il y a des racines qui signifient une action ou un état et peuvent par suite engendrer un verbe aussi bien qu'un substantif, un adjectif ou un

C'est ce qui a lieu en particulier pour **aj** appliqué à un radical verbal. Ce suffixe, défini pour les noms, n'a et ne peut avoir de sens que si l'on détermine à quel participe (actif ou passif) il est supposé s'appliquer. On demande parfois si le suffixe a le sens actif ou passif; la question est mal posée : le suffixe n'a par lui-même ni le sens actif ni le sens passif, et la preuve en est qu'il n'en possède aucun dans **molajo, fruktajo** (1). La question exacte est celle-ci : le radical verbal a-t-il le sens actif ou le sens passif quand il est joint à **-aj** (2)? Et elle se traduit pratiquement par celle-ci : **-ajo**, adjoint a un radical verbal, a-t-il le sens de **-antajo** ou celui de **-atajo** ?

Or, si l'on consulte l'usage, on constate que, dans la grande majorité des cas, **-aj** « a le sens

---

adverbe (exemple : *parol, dorm*) : nous les appelons verbales. Les autres, qui ne signifient pas une action ou un état, mais un objet ou une qualité (un concept), ne peuvent engendrer de verbe, mais seulement un substantif, un adjectif ou un adverbe (ex : *vir*, *varm*, *fru*) ; nous les appelons nominales par opposition; plus exactement, *non-verbales*, car les deux classes peuvent également produire des noms.

(1) Ainsi la réponse suivante du Dr Zamenhof ne porte pas : « **aĵ** per si mem havas nek sencon ekskluzive aktivan, nek sencon ekskluzive pasivan, kaj tial ĝi povas esti uzata en *ambaŭ* sencoj ». *La Revuo*, avril 1907, p. 374.

(2) Une comparaison éclairera cette question : les suffixes **-ebl** et **-ind** ont essentiellement le sens passif ; au contraire, les suffixes **-em** et **-iv** ont essentiellement le sens actif. Si **varii** = *varier* (intransitif), **variebla** est un barbarisme, il faut dire **variiva**. **Variebla** ne serait admissible qu'avec **varii** = *faire varier*.

passif », c'est-à dire équivaut à **-atajo** : **sendajo**, **trovajo**, **vidajo**, etc. **Konstruajo** signifie *construction* au sens de *chose construite* (**konstruata** ou **konstruita**) ; et ainsi de suite. Malheureusement, il y a des exceptions assez nombreuses et assez importantes : **garnajo** = *garniture*, et non *chose garnie*; **ornamajo** = *ornement* et non *chose ornée* ; **nutrajo** = *aliment*, et non *chose nourrie*. Naturellement, quand le verbe est intransitif, il n'y a plus d'équivoque : **rampajo**, *reptile* (litt. : chose rampante); **kreskajo**, *végétal* (litt. : *chose qui croît*) (1) ; **estajo**, *un être* ; mais c'est néanmoins une irrégularité. Parfois l'inconséquence est plus compliquée : ainsi **ŝmirajo**, *onguent*, n'est ni la chose *qui oint*, ni la chose *qu'on oint* (2).

La réponse du Dr Zamenhof : « **-aj** avec un verbe signifie quelque chose qui implique l'idée du verbe donné (3) » ne résout donc pas la question : car, comme le montrent les exemples cités, il y a bien des choses qui ont quelque rapport avec l'idée du verbe, et tant que ce rapport reste indéterminé, on ne sait pas laquelle on doit entendre par le dérivé en **-aj**. Aussi le Dr Zamenhof est-il obligé de dire que, *en cas de nécessité*, on devra employer soit **-ant**, soit **-at**, pour indiquer respectivement le sens actif ou le sens passif. Ne vaudrait-il pas mieux décider, une fois pour toutes,

(1) Ce dérivé est d'ailleurs un idiotisme germanique (*Gewächs*). Les animaux aussi croissent !

(2) C'est ici que le suffixe **-iv** pourrait être utile : **ŝmirivo**, comme nous avons vu **nutrivo**.

(3) *La Revuo*, avril 1907, p. 375.

que le radical verbal suivi immédiatement de **-aj** a le sens passif (**-ataj**), et que dans le cas contraire on doit employer **-antaj** ? C'est ce qu'a fait notamment M. de Beaufront dans le *Klariga libreto* des tableaux Delmas, en employant constamment **nutrantajo**.

Il y a d'ailleurs bien des cas où **-aj** est employé d'une manière impropre et abusive, à la place d'un autre suffixe, soit manquant, soit même existant. Nous avons déjà signalé **azenajo**. On trouve encore : **amuzajo**, *amusement* ; **armajo**, *armure* (N.B. : **armi** = *armer*, donc : **armajo** = *chose armée !*); **barajo**, *clôture* (**barilo** !) ; **ilustrajo**, *illustration* (image dans un livre) ; **imitajo**, *imitation* ; **ligaĵo**, *lien* (**ligilo** !) ; **narkotajo**, *narcotique* ; **meĉajo**, *amadou* (chose faite avec une mèche ? c'est plutôt la mèche qui est faite avec l'amadou) ; **vestajo**, *vêtement* (**vesto**, **vestaro**).

Le suffixe **-aj** paraît employé comme diminutif dans **amajo**, *amourette* (D. *Liebelei ;* cf. : **ameti**, *liebeln*); **lumajo**, **lumeto**, *lueur* (D. *Schimmer*) ; et comme péjoratif dans **butikajo**, *mercerie*, *bibelot* (D. *Kram*). En tout cas, il est expressément péjoratif dans **kritikaji**, *criticailler ;* **skribaji**, *griffonner ;* **violonaji**, *râcler du violon*, et **violonajo**, *crincrin* (1). Mais voici le comble de l'inconséquence : tandis que **violonajo** est péjoratif, **skribajo** ne l'est pas (*D. Schriftstück*, écrit), bien que **skribaji** le soit ! Voilà la consé-

(1) *Verächtlich* (méprisant), dit le Dictionnaire esperanto-allemand.

quence de l'emploi abusif d'un suffixe dans un sens impropre.

On a depuis longtemps remarqué que l'Esperanto manque d'un suffixe péjoratif; M. Boirac a proposé pour cet office le suffixe **aĉ** (emprunté à l'Italien), qui semble fort bien choisi, et qui a été employé déjà par de bons auteurs : **ĉevalaĉo, popolaĉo, ridaĉo**. Mais les dictionnaires allemands l'ignorent ; et ils préfèrent employer comme *préfixe* péjoratif l'interjection **fi** : **fiĉevalo**, **fipopolo, figento** (*racaille*), **fihundo, fikomercajo** (*bric-à-brac*), **fiinsektaro** (*vermine*), **fibuŝo, fiventro**, même **fibrilo** (D. *Schimmer*, déjà traduit par **lumeto** et **lumaĵo**) ; ce qui ne facilite pas la reconnaissance du radical et la compréhension immédiate (**fibrilo** paraît se décomposer en **fibr-il-o**). On va jusqu'à employer le suffixe **-ist** comme péjoratif, dans **saĝisti**, *subtiliser* (D. *klügeln*). Voilà où mène l'aversion pour toute innovation, même nécessaire et inoffensive.

III- — Suffixe IG

Nous pouvons appliquer au suffixe **-ig** ce que nous avons dit des suffixes qui s'adaptent à la fois aux noms et aux verbes. Dans le cas des noms, il signifie *rendre tel ou tel*, et l'on donne des exemples correspondants : **karbigi**, *carboniser* (rendre charbon); **riĉigi**, *enrichir* (rendre riche). Mais on n'a nullement défini par là le sens des dérivés formés d'un radical verbal, soit actif comme **kantigi**, **manĝigi**, soit même neutre, comme **mortigi**, **sidigi**. En effet, si, en vertu de la définition précédente, on prend pour

point de départ les substantifs **kanto, manĝo, morto, sido,** ces verbes n'ont, rigoureusement parlant, pas de sens. Pour leur en donner un, il faut transformer le verbe en un adjectif, à savoir en un des participes qu'il engendre, et définir **kantigi** par **kantantigi** ou **kantatigi**, etc. Alors, et alors seulement, on peut passer du cas du nom à celui du verbe, et interpréter **kantigi** par analogie avec **riĉigi**. Or, comme un verbe a deux voix, l'actif et le passif, auxquelles correspondent les participes respectifs, il est évident que le suffixe **-ig** appliqué à un verbe est susceptible de deux interprétations, suivant qu'on le considérera comme équivalent à **-antig** ou à **-atig**.

Aussi est-il vain de répondre, comme le Dr Zamenhof l'a fait (1), que **igi**, appliqué à un verbe, ne signifie ni **igi — anta**, ni **igi — ata**, mais seulement **igi — i**; car c'est reculer la question, et non pas la résoudre. Prenons l'exemple connu : **mi manĝigas mian ĉevalon**, et traduisons-le suivant l'indication précédente : **mi igas manĝi mian ĉevalon**, (littéralement) *je fais manger mon cheval*. Est-ce que l'équivoque a disparu ? Nullement, car cette phrase a deux sens différents suivant que **ĉevalo** est sujet ou régime de **manĝi**. Demander si **igi** signifie **igi — anta** ou **igi — ata**, équivaut à demander si, dans cette nouvelle forme, **ĉevalo** est sujet ou complément. Ou, pour prendre un autre exemple, c'est demander si l'on doit dire : **mi presigas**

(1) *La Revuo*, Respondo 13 (avril 1907, p. 376).

la presiston ou **mi presigas libron**. Et si l'on répond : « les deux peuvent se dire », on n'est pas plus avancé, car il en résulte qu'en réunissant les deux formes on peut dire : **mi presigas la presiston libron,** ce qui donne deux accusatifs pour un seul verbe, contrairement à un principe de l'Esperanto et à la clarté (1). Lors même qu'on dirait : **mi igas la presiston presi libron**, l'équivoque ne disparaîtrait pas ; car qu'est-ce qui indique lequel des deux accusatifs est sujet ou régime ? Rien, que le bon sens, et l'ordre des mots. Mais le bon sens est un guide peu sûr, qui peut faire défaut ; et quant à l'ordre des mots, c'est un principe de l'Esperanto qu'il est libre ; sans quoi on pourrait se passer de l'accusatif : il suffirait de poser cette simple règle, que le verbe doit être précédé de son sujet et suivi de son régime ; ou plutôt (pour prévoir le cas des pronoms relatifs), que le régime ne doit jamais se trouver entre le sujet et le verbe. On est donc obligé de dire : **mi igas, ke la presisto presu** (ou **presas**) **libron,** et alors toute ambiguïté disparaît, car le régime unique de **igas** est le fait énoncé par la proposition subordonnée. Mais cela ne résout pas la difficulté de la forme **mi presigas** ou **mi igas presi.** On ne peut s'en tirer qu'au moyen d'une règle ou convention disant : « Le suffixe **-ig,** accolé à un radical verbal, sous-entend le suffixe **-ant** (ou le suffixe **-at**) ». Alors il suffirait d'employer explicitement

(1) Le Dr Zamenhof condamne expressément les deux accusatifs : « ni ne povas diri : *sciigi amikon novajon* » (*loc. cit.*).

l'autre suffixe (**-at** ou **-ant** respectivement) quand le sens l'exigerait.

Reste à savoir laquelle de ces deux alternatives il convient de choisir. Or l'équivoque n'existe qu'avec les verbes transitifs ; avec les verbes intransitifs, qui n'ont pas de passif, le sens est nécessairement actif : **mortigi** = **igi mortanta** ; **sidigi** = **igi sidanta**. Il serait donc naturel de généraliser cette règle, et de dire : « Dans le cas d'un verbe transitif, le suffixe **-ig** a encore le sens actif, et équivaut à **-antig** ». Par suite, quand le sens serait passif, on devrait employer **-atig**. Exemple : **mi presigas la presiston** ; **mi presatigas la libron**. **Mi manĝigas mian ĉevalon** : *je donne à manger à mon cheval* ; **mi manĝatigas mian ĉevalon** : *je donne mon cheval à manger*.

Seulement, il faut reconnaître que cette règle est contraire à l'usage, car, le plus souvent (avec les verbes transitifs naturellement), c'est le sens passif qu'on attribue à **-ig**. Et cela a cet avantage, qu'on peut alors construire le verbe avec deux régimes (le sujet et le régime du verbe radical), ce qu'on ne peut pas dans l'autre cas. Par exemple, on peut dire : **mi presigas libron da la presisto**, tandis qu'on ne peut pas dire : **mi presigas la presiston libron** (1). Or cette construction implique évidemment l'idée du passif, comme le prouve l'emploi de **da**. On serait

---

(1) Comme on voit, le cas n'est pas le même que dans l'exemple employé par le Dr Zamenhof, qui approuve également : « **mi sciigas amikon pri novajo** » et « **mi sciigas novajon al amiko** ».

donc conduit, si l'on voulait observer l'usage le plus fréquent, à formuler la règle suivante : « Avec un verbe intransitif, **-ig** a le sens actif (**igi — anta**) ; avec un verbe transitif, il a le sens passif (**igi — ata**). »

C'est là précisément la règle à laquelle M. Aymonier est arrivé en cherchant simplement à codifier l'usage (1). Si bizarre qu'elle semble, elle est la plus commode, puisqu'elle est conforme à l'usage ; et il faudra probablement l'adopter. Mais alors il faudra toujours employer *vidigi*, *sciigi*, *konigi*, *komprenigi* au sens passif, et l'on ne pourra plus dire : *mi sciigas amikon pri novajo*, mais seulement : *mi sciigas novajon al* (ou mieux *da*) *amiko*.

Avant de quitter **-ig**, relevons l'emploi tout à fait impropre qui en est fait dans **luigi**, *donner en location* ; **farmigi**, *donner à ferme*. Si je loue une maison (comme locataire) par un intermédiaire, **mi luigas ĝin**, *je la fais louer* ; cela ne signifie nullement que je la donne en location. Le suffixe **-ig** ne peut pas marquer l'interversion de la relation de propriétaire à locataire (ou à fermier). C'est comme si l'on disait **aĉetigi** pour *vendre*, ou **vendigi** pour *acheter*.

Nous avons relevé précédemment plusieurs emplois tout à fait impropres du suffixe **-ig** à la place d'un suffixe manquant (comme **-iz**), dans **lumigi**, **limigi**, **ordigi**, **reguligi**, **elektrigi**, **alkoholigi** ; et nous avons remarqué que ces illogismes s'expliquent en partie par le fait qu'on

(1) *Grammaire complète*, § 247 ; d'après M. Huet.

part, pour former ces verbes, des adjectifs **luma**, **lima**, **orda**, **regula**, **elektra**, **alkohola**, auxquels on attribue abusivement un sens précis (toujours faute d'un suffixe approprié, comme **-oz**). Mais le chef-d'œuvre de l'illogisme, dans cette catégorie, est le verbe **kulpigi**, *accuser*, car il implique un triple contresens. D'abord il semble signifier **igi kulpo**, tandis qu'il est formé pour signifier **igi kulpa**. Ensuite, **kulpa** est pris dans le sens de *coupable*, qu'il ne peut avoir ; il faudrait **kulpinta** ou **kulpoza**. Enfin, en admettant tout cela corrigé, il reste ce contre-sens énorme : *accuser*, c'est *rendre coupable* ! De sorte qu'il ne serait pas possible, logiquement, de dire qu'un *accusé* n'est pas *coupable*. C'est contraire à cette maxime du droit moderne, qu'un accusé doit être présumé innocent tant qu'il n'est pas condamné. Ainsi ce dérivé est doublement monstrueux, au point de vue logique et au point de vue moral. Naturellement, **senkulpigi** est tout aussi faux pour dire *absoudre* ou *excuser* (1). Remarquons, en passant, qu'*absoudre* n'est pas le contraire d'*accuser*, mais de *condamner*. Mais **kulpigi** ne peut pas plus signifier *condamner* qu'*accuser* : on peut, non seulement accuser, mais condamner un innocent, et il ne dépend pas des juges de le « rendre coupable ». De toute façon, c'est là un de ces dérivés faux que l'Esperanto a admis faute d'une racine appropriée, et par une économie mal entendue (comme **almiliti**, *conquérir*, **elrigardi**, *avoir l'air*, et bien d'autres idiotismes de composition).

---

(1) Il est toutefois un peu plus correct, à cause de **sen** : **igi sen kulpo**.

IV. — Suffixe IĜ

Le suffixe **-iĝ** donne lieu à la même difficulté que le suffixe **-ig**, et à d'autres encore. D'abord, quand on l'applique à un nom, on le définit comme signifiant *devenir* tel ou tel: **viriĝi**, *devenir homme*; **paliĝi**, *devenir pâle, pâlir*. Mais cette définition n'a plus de sens quand il s'agit d'un verbe: **troviĝi**, *devenir trouver*, **mortiĝi**, *devenir mourir*, n'ont pas de sens; ce ne serait donc pas résoudre la question que de dire : **-iĝ** signifie **iĝi — i**. Il faut donc bien demander, comme pour **-ig**, si, appliqué à un radical verbal, il signifie **iĝi — anta** ou **iĝi — ata**. Dans le cas des verbes intransitifs, il n'y a pas de doute: il ne peut signifier que **iĝi — anta**: **sidiĝi** = **iĝi sidanta**, *devenir assis*; **kuŝiĝi** = **iĝi kuŝanta**, *devenir couché*. Tel est le sens propre et primitif de ces verbes. Maintenant, on discute beaucoup pour savoir si ces verbes ont le sens réfléchi ou le sens passif; et certains auteurs professent qu'ils ne correspondent à un verbe réfléchi que si l'action est *involontaire* (1). Dans ce cas, **sidiĝi**, **kuŝiĝi** ne signifieraient *s'asseoir*, *se coucher*, que lorsque ces actions sont involontaires et accidentelles (en cas de chute par exemple); tandis qu'on les emploie couramment dans le sens usuel de ces verbes réfléchis, qui implique action volontaire (2). De même **stariĝi**, *devenir*

(1) L. E. Meier, *Vollständige methodische Grammatik*, p. 45; Max Talmey, *Practical and theoretical Esperanto*, p. 37-38.

(2) L'*Universala Vortaro* donne : **sidiĝi**, *s'asseoir*. Mais dans le *Dua Libro* (1888), le Dr Zamenhof distinguait *sidiĝi*, involontaire, de *sin sidigi*, volontaire.

debout (**iĝi staranta**), ne peut guère signifier qu'une action volontaire : *se mettre debout*, *se lever*. On objectera sans doute que dans ce cas ces verbes sont inutiles, et qu'il serait plus clair d'employer les verbes réfléchis: **sin sidigi, sin kuŝigi, sin starigi**; et l'on aura peut-être raison.

Le Dr Zamenhof semble avoir admis **iĝ** plutôt dans le sens réfléchi involontaire ; en effet, dans l'*Ekzercaro*, s'il donne **sidiĝu** comme équivalent de **sidigu vin**, il semble préférer cette dernière expression. En revanche, il semble avoir voulu préciser le sens de **pendiĝi** par cette phrase, qu'il faut citer en entier : « *Mi ne pendigis mian ĉapon sur tiu ĉi arbeto ; sed la vento forblovis de mia kapo la ĉapon, kaj ĝi flugante* **pendiĝis** *sur la branĉoj de la arbeto.* » On remarquera l'opposition entre **pendigis** et **pendiĝis**: le chapeau n'a pas été pendu, il s'est pendu, ou mieux il est *devenu pendu* (**iĝis pendanta**, car **pendi** est intransitif). De même, il a essayé d'expliquer le sens de **mortiĝi** par cette phrase : « *Mia onklo ne mortis per natura morto, sed li tamen ne mortigis sin mem kaj ankaŭ estis mortigita de neniu ; unu tagon, promenante apud la reloj de fervojo, li falis sub la radojn de veturanta vagonaro kaj* **mortiĝis** ». On voit que **mortiĝis** est opposé, comme la seule expression juste, à toutes les autres hypothèses : **mortis, mortigis sin, estis mortigita**. **Mortiĝis** paraît donc signifier : *se tuer* involontairement. Mais nous avouons ne pas bien saisir ces distinctions subtiles; car il est toujours vrai de dire que **la onklo mortis**, et aussi que **li estis**

mortigita de la vagonaro. Il semble qu'il y ait là l'influence de certaines habitudes de langage qui ne permettent pas d'employer le verbe *tuer* quand il a pour sujet une chose; mais de ce que l'oncle n'a été tué *par personne*, il ne suit pas qu'il n'ait pas été tué *par quelque chose* (le train).

Quoi qu'il en soit, **mortiĝi** et **pendiĝi** sont ici employés dans le sens du passif ou tout au moins du réfléchi involontaire. Nous ne comprenons donc pas que le dictionnaire esperanto-allemand donne : « **pendiĝi** = *sich aufhängen* », *se pendre*; et même : « **ekziliĝi** = *freiwillig in die Verbannung gehen* », *s'exiler volontairement*. Ces inconséquences prouvent tout au moins que ce suffixe **-iĝ** est très équivoque et que son sens est extrêmement confus et flottant.

Passons aux verbes transitifs: c'est avec eux qu'apparaît l'ambiguïté. Si l'on consulte l'usage, **troviĝi** signifie *être trouvé*; **vidiĝi**, *être vu*; **fariĝi**, *être fait*; **fermiĝi**, *être fermé*; etc. Ces verbes ont donc le sens de simples passifs. Ici encore, on pourrait demander s'il ne serait pas plus simple et plus clair d'employer les verbes passifs. Quoi qu'il en soit, **iĝi** a dans ces cas le sens passif de **iĝi — ata**. Si donc on veut codifier l'usage, il faut formuler pour **iĝ** une règle tout à fait analogue à celle de **ig** : « Avec un verbe intransitif, **iĝ** signifie **iĝi — anta**; avec un verbe transitif, **iĝi — ata** ».

Mais voici une autre difficulté. **Leviĝi** est employé, non dans le sens passif (*être levé*), mais dans le sens réfléchi (et même volontaire) : *se lever*. On remarquera ici une anomalie: les verbes

en **iĝi** jouent le rôle de réfléchis à la fois à l'égard d'un verbe simple (**levi**) et d'un verbe dérivé par **ig** (**starigi**). Si **stariĝi** est le réfléchi de **starigi**, il semblerait logique que **leviĝi** fût le réfléchi de **levigi**, et non de **levi** : il signifierait donc : *se faire lever* (soulever, enlever). Ou inversement : si **leviĝi** = **sin levi**, *s'asseoir* (**sin sidigi**) doit se dire **sidigiĝi**. En d'autres termes, **iĝi** équivaut, tantôt à **sin — i**, tantôt à **sin — igi**.

D'autre part, on emploie couramment **sciiĝi** dans le sens actif : **iĝi scianta**, *devenir sachant*, *apprendre*. Mais c'est là un cas exceptionnel, qu'aucune interprétation ne peut justifier : comme le dit M. Talmey, « il est illogique à tout point de vue ». Dans l'*Esperanto* actuel, on ne peut exprimer cette idée que par **ekscii** ; malheureusement, comme le préfixe **ek-** est équivoque, *ekscii* peut signifier tout aussi bien un savoir momentané qu'un commencement de savoir.

Nous ne pouvons pas discuter ici tous les illogismes particuliers auxquels donne lieu le suffixe **iĝ**. Nous en citerons un seulement, parce qu'il est typique : **komunio** signifie *communion* ; on croira sans doute que **komunii** signifie : accomplir l'acte de communion, *communier* ? Pas du tout : il signifie *faire communier* ; et *communier* se dit : **komuniiĝi**. Explique qui pourra ce dérivé bizarre, qui défie l'analyse logique. Il semble tout naturel de dire : **komunii**, *communier*, et **komuniigi**, *faire communier*. Il y a beaucoup d'autres verbes en **iĝi** qui sont tout aussi illogiques ou obscurs, et qu'on remplacerait

avantageusement, en changeant le sens de la racine, par des verbes en **igi**.

En résumé, l'*Esperanto* actuel fait un abus flagrant de ce suffixe, si commode par son imprécision même, et il importe de régulariser et de restreindre son emploi. Il semble naturel et logique d'employer les formes du passif et du réfléchi quand le sens les demande respectivement, et de réserver le suffixe **iĝ** au cas d'une action réfléchie involontaire, qui est en quelque sorte intermédiaire entre le passif et le réfléchi proprement dit.

V. — Affixes EK- et -AD

Ces deux affixes sont définis d'une manière équivoque, et l'usage, ou plutôt l'abus qu'on en fait, augmente ce défaut dans des proportions considérables. Nous avons vu que le suffixe **ad**, d'après le *Fundamento*, exprime « la durée de l'action » et, par extension, sa répétition. Mais il sert souvent à désigner l'action pure et simple, notamment dans tous les cas où un verbe dérive immédiatement d'un substantif qui ne signifie nullement une action (**krono, kroni, kronado**). En outre, on a remarqué qu'il servait à rendre la nuance de l'imparfait dans les récits, parce qu'il indique « qu'une action est en train de s'accomplir (1) ». Ce sont là trois emplois, donc trois sens différents du même suffixe. Mais il en a encore d'autres, dans certains dérivés auxquels on donne abusivement un sens inexact. Tel est, par exemple, **parolado**, auquel on donne le sens

(1) Aymonier, *Grammaire complète*, § 256.

de *discours*. Si l'on compare **parolado** à **kantado, marŝado**, etc., il signifie *l'exercice fréquent ou prolongé de la parole* (1). Et c'est dans ce sens, seul exact, qu'il est employé dans le *Fundamento* : « **Lia hieraua parolo estis tre bela, sed la tro multa parolado lacigis lin** » (*Ekzercaro*, § 40). Le sens est clair; or on peut *parler* toute une journée sans faire un seul *discours* : donc **parolado** ne peut pas signifier *discours* (2). On est d'ailleurs amené aussi à dire **paroladeto**, *allocution*, litt. : *petite longue parole*. Or voici les équivoques qui naissent de tant d'usages divers; si je dis : « **Hieraŭ mi paroladis...** » cela peut signifier trois choses : 1° J'ai beaucoup parlé hier (cf. *Fundamento, loc. cit.* : « **me saltadis la tutan tagon...** »); 2° J'ai fait hier un discours; 3° Je *parlais* hier..., puisque **-adis** correspond, nous dit-on, à l'imparfait. Il est évident, d'après les exemples du *Fundamento* lui-même, que le premier sens est le seul juste, et que les deux autres emplois sont abusifs. Il faut un radical spécial pour signifier *discours* ; et quant à l'imparfait, s'il fait défaut, comme il semble, à l'*Esperanto*, il faut adjoindre ce temps à la conjugaison, au lieu de le suppléer par des expédients qui détournent les affixes de leur sens et de leur rôle propres.

L'équivoque du préfixe **ek-** se manifeste dans sa définition même : « **ek** indique une action qui

---

(1) Cf. *Ekzercaro*, § 40 : « **La kantado estas agrabla okupo** ».

(2) *Interparolado* signifie *conversation*, et non échange de discours.

commence ou qui est momentanée ; ex. : **kanti**, *chanter*, **ekkanti**, *commencer à chanter* ; **krii**, *crier*, **ekkrii**, *s'écrier* ». Il y a là deux sens bien différents, qu'il serait souvent utile de distinguer. **Ekvidi**, par exemple, signifie-t-il *apercevoir* (commencer à voir) ou *entrevoir* (voir un instant seulement) ? Le Dr Zamenhof a eu conscience de cette équivoque, car dans le *Pri reformoj en Esperanto* (1894) il écrivait : « **ek** (signifas nur agon momentan) ». Malheureusement, entre les deux sens de **ek**, il choisissait précisément le moins utile, et celui dont on abuse le plus. C'est le moins utile, car, puisque **ad** indique la durée ou la répétition de l'action, le verbe simple indique suffisamment l'action momentanée et simple (1) ; et dans les cas où l'on veut marquer particulièrement la brièveté ou soudaineté de l'action, on ne peut se dispenser d'employer un adverbe, toujours plus précis qu'un affixe banal et vague. C'est aussi le sens dont on abuse le plus : car les Espérantistes slaves ne peuvent pour ainsi dire employer aucun verbe sans leur accoler le préfixe **ek-** ou le suffixe **-ad**, suivant les cas : ce qui engendre un effroyable abus de ces deux affixes, mais surtout du premier, qui est presque toujours absolument inutile, et dont la répétition devient véritablement agaçante : **ekaperi**, **ekbati**, **ekfrapi**, **ekgrati**, **ekrigardi**, etc., ont le plus souvent le même sens que les verbes simples **aperi**, **bati**, **frapi**, **grati**,

---

(1) Dans le *Fundamento*, **pafo** (*coup de fusil*) est opposé à **pafado** (*fusillade*) ; mais les Espérantistes slaves ne manquent jamais de dire : **ekpafo** !

rigardi, etc. Quels sont par exemple le sens et l'utilité de **ek** dans des phrases comme celles-ci : « *Ekaŭdinte tiun ĉi plendon... Kio min defendos, se oni ekvolos fari al mi... malbonon ?* » (1) ; « *Vi tiel krias, ke ŝtono ekkompatus vin* » (2) ; « *Foje kiam en la lando ekregis granda malkareco, eĉ la ĉiutaga pano ekmankis al li* » (3). Ici **ek** est même employé à contre-sens, car il s'agit évidemment d'un état durable (une disette). « *Ĉiufoye kiam ŝi ekstaris antaŭ ĝi* (*la spegulo*) » (4). « *Kio okazos, se ni ekmalpacos kun li?* » (5) « *Granda reĝo ekregis en Grekujo* » (6); ici le sens est tout au contraire celui de l'imparfait : *régnait*. On trouve même les deux affixes **ek** et **ad** appliqués au même verbe, comme si leurs sens n'étaient pas contraires : **ekvidadis**, **ekamadis** (7). Cet abus de **ek** est d'autant plus flagrant que, dans le sens de *commencer à*, il remplace souvent à tort le suffixe **iĝ** : **ekmalsanis** (8).

Du reste, cet affixe est mal choisi (9) : pour tout

---

(1) *Fundamenta Krestomatio*, p. 29.

(2) *Elektitaj fabeloj de fratoj Grimm*, p. 8.

(3) *Ibid.*, p. 18.

(4) *Ibid.*, p. 27.

(5) *Ibid.*, p. 120.

(6) *Fundamenta Krestomatio*, p. 24.

(7) *Ibid.*, p. 53 : *La virineto de maro*, trad. L. Zamenhof.

(8) *Elektitaj fabeloj*, p. 99, 107, 141.

(9) *Ek* ou *ex* en grec, *ex* en latin, dans toutes les langues romanes, et dans tous les mots internationaux venus du latin. Cette préposition absolument internationale a été bien à tort transformée en **el**, car cette dernière forme se rapproche trop de **en**, de

Indo Européen, la syllabe **ek** évoque l'idée de *sortir*, tandis que le suffixe des inchoatifs est **esk** ou **isk** (1); de sorte que quiconque n'est pas prévenu est tenté de traduire **eklerni**, par exemple, par : *finir d'apprendre*, au lieu de : *commencer à apprendre* (2); **ekdormi**, par *s'éveiller*, et non par *s'endormir*. En résumé, dans le sens d'action momentanée il est inutile; et dans le sens de commencement d'action il est mal choisi.

L'abus que les auteurs slaves font des deux affixes **ek** et **ad** est un simple idiotisme : il vient d'une particularité de la conjugaison russe, qui distingue divers « aspects » des verbes, à savoir l'aspect parfait, et l'aspect imparfait (duratif ou itératif). Une langue internationale doit sans doute pouvoir exprimer toutes les nuances de la pensée, mais d'une manière logique, et non par des idiotismes; elle ne doit donc pas s'encombrer de ces formes exclusivement nationales, dont la richesse apparente n'est au fond qu'un expédient pour pallier l' « indigence » de la conjugaison russe (3).

---

sorte qu'on est constamment exposé à confondre à l'audition ces deux syllabes, d'un sens diamétralement opposé. Or il y a des cas où il importe beaucoup de savoir si l'on doit *entrer* ou *sortir* (*eniri*, *eliri*).

(1) Grec et latin. L'*Idiom Neutral* emploie le suffixe -**esk**, et le *Novilatin*, le suffixe -**escir**, mais tous deux avec les noms seulement, dans le sens de *devenir*.

(2) L'Esperanto emploie abusivement **ellerni** dans le sens de *apprendre complètement* ou *à fond*, tandis que le seul sens plausible serait *finir d'apprendre*.

(3) Reiff et Léger, *Grammaire russe*, 5e éd., p. 167 (Paris, Guilmoto, s. d.).

RÉSUMÉ

Nous allons résumer les conclusions de cette *Etude* en quelques règles pratiques :

1° Le substantif immédiatement dérivé d'un verbe signifie l'action ou l'état exprimés par le radical de ce verbe. Par conséquent, un verbe ne peut dériver immédiatement d'un substantif que si celui-ci exprime un état ou une action ; et alors ce verbe signifie : être dans cet état, ou faire cette action.

2° L'adjectif immédiatement dérivé d'un substantif signifie « qui est — ». Par conséquent, le substantif immédiatement dérivé d'un adjectif ne peut signifier que « un être qui est — ». Si l'on veut spécifier que ce substantif indique une chose, et non une personne (en cas de doute), on emploiera le suffixe **-aj**.

3° L'adjectif ne peut pas dériver immédiatement d'un verbe. Il n'en dérive que par l'intermédiaire du substantif (ex. : *paroli*, *parolo*, *parola*), suivant les règles précédentes. Par conséquent, aucun verbe ne peut dériver immédiatement d'un adjectif, *excepté si* l'adjectif lui-même dérive de ce verbe. Pour dire : « être — », on doit employer le suffixe **-ec** ; pour dire « rendre — », le suffixe **-ig** ; pour dire « devenir — », le suffixe **-iĝ**.

4° L'adverbe immédiatement dérivé d'un adjectif signifie « d'une manière — ». Il ne doit jamais être employé à la place de cet adjectif, mais uniquement lorsqu'on veut indiquer la *manière*.

5° Pour former les adjectifs signifiant : « qui appartient à — », on ajoutera le suffixe **-al** au radical nominal ou verbal.

6° Pour former les verbes signifiant « munir, garnir, revêtir, remplir de— », on joindra au radical le suffixe **-iz**.

7° Pour former les adjectifs signifiant « plein de, contenant, ayant — », on joindra au radical substantif le suffixe **-oz**.

8° Pour former les adjectifs signifiant « qui peut, qui a la faculté de — », on joindra au radical verbal le suffixe **-iv**.

9° Pour former les verbes intransitifs qui signifient *produire*, *faire*, *sécréter*, etc., on joindra au radical nominal le suffixe **-if**.

10° Pour former les verbes transitifs qui signifient *agir par*, *traiter par* (un instrument), on joindra au radical substantif le suffixe **-ag** (radical du verbe *agar*).

11° Pour exprimer le résultat ou produit d'une action, distinct de l'action même, on joindra au radical verbal le suffixe **-ur**.

12° Le suffixe **-ul** aura uniquement le sens de « caractérisé par — », et par suite le dérivé devra toujours avoir un sens différent du radical ; il pourra d'ailleurs être aussi bien adjectif que substantif (*gibula*, *gibulo*).

13° Le suffixe **-aj**, avec un radical de nom, signifiera : « chose qui a telle qualité ou est faite de telle matière » ; avec un radical verbal, il équivaudra à **ataj**, c'est-à-dire désignera l'objet passif de l'action (« la chose qu'on — »).

14° Le suffixe **-ig**, avec un radical de nom, signifiera : « *rendre* — » ; avec un radical de verbe intransitif, il équivaudra à **-antig** ; avec un radical de verbe transitif, à **-atig**.

15° Le suffixe **-ij**, avec un radical de nom, si-

gnifiera « *devenir* — » ; avec un radical de verbe intransitif, il équivaudra à **-antij** ; avec un radical de verbe transitif, à **-atij**. On emploiera autant que possible les formes passives et réfléchies, quand le sens le demande ou seulement le permet.

16° Le préfixe **ek-** sera supprimé dans le sens d'action momentanée ; dans le sens de « *commencer à* — », il sera remplacé par le *suffixe* **-esk**.

Recommandation : dans les manuels et les dictionnaires, on observera toujours dans les dérivations immédiates l'ordre suivant : *verbe, substantif, adjectif, adverbe*, dans la mesure du possible ; mais c'est là un simple conseil d'ordre pratique et pédagogique, qui ne contredit nullement notre théorie de la réversibilité. Rappelons que le but de toute cette étude est d'obtenir le résultat suivant : *Que le sens d'un dérivé* (immédiat ou non) *dépende uniquement du sens de la racine, et nullement du rôle grammatical qui lui est attribué* plus ou moins arbitrairement, de telle sorte qu'on puisse le déterminer en connaissant seulement le sens de la racine, mais non la manière ou l'ordre dans lequel le mot considéré en est dérivé. En d'autres termes, il faut qu'on puisse partir de n'importe quel mot d'une famille (connaissant sa signification) pour en déduire sûrement tous les autres mots de cette famille, sans considérer quel est le mot primitif. Ce n'est pas là une exigence purement théorique, qui ne vise que la perfection logique de la langue (encore que la clarté et la précision en soient les qualités essentielles), mais une condition pratique de son usage, car seule elle rend la langue

facile à comprendre, à apprendre et à manier pour tous les esprits (1).

DISCUSSION (2)

1. Dans notre *Histoire de la Langue universelle*, nous prévoyions une objection possible : « Il est impossible d'énumérer toutes les relations concevables entre les idées, donc entre les mots d'une même famille, et par suite d'appliquer à chacune un suffixe spécial ; elles sont, ou en nombre infini, ou trop nombreuses ».

Réponse. — La présente *Etude* réfute cette objection : elle a classé toutes les formes de dérivation qui se présentent en fait dans les dictionnaires, et on voit qu'elles ne sont ni en nombre infini, ni même très nombreuses. Il suffit d'ajouter cinq ou six nouveaux affixes à ceux de l'Esperanto (3). Et pour les cas-limites, qui échappent à toute classification, on peut employer

---

(1) Ici la première édition contenait, comme exemples d'application, les deux familles de mots *armo* et *lumar*. On peut à présent les trouver, avec bien d'autres exemples, dans les dictionnaires de la langue Ido.

(2) Comme cet ouvrage visait principalement les Espérantistes, il contenait sous cette rubrique une discussion détaillée de tous les arguments des « conservateurs », et des objections qu'on avait faites ou qu'on devait probablement faire à une réforme quelconque de la dérivation. Nous nous bornons à la résumer ici, car elle n'a plus qu'un intérêt rétrospectif.

(3) On voit par là avec quelle bonne foi nos contradicteurs nous opposent, encore aujourd'hui, l'objection que nous avions émise, sous forme problématique, dans l'*Histoire de la Langue universelle*, en 1903.

le suffixe indéterminé **-um** ; mais seulement à la dernière extrémité, et non quand on a à exprimer une relation précise et définie, qui se présente souvent.

2. Il est inutile d'admettre de nouveaux affixes; cela ne fera que rendre la langue plus compliquée, plus difficile à apprendre, surtout pour les moins instruits.

Réponse. — Si cette objection a quelque valeur, elle signifie que l'Esperanto est déjà très difficile, par son système de dérivation. Le but de ce système était, à l'origine, d'économiser le plus possible les racines. Mais ce n'est là qu'une utilité accessoire de la dérivation : car si le sens des dérivés ne se déduit pas logiquement du sens de la racine (ou des éléments composants), ce n'est pas une économie, mais une surcharge de la mémoire ; et il vaut mieux adopter une racine indépendante. Donc l'utilité de la dérivation, même pour faciliter l'acquisition et la pratique de la langue à tous les esprits, dépend essentiellement de son caractère logique.

3. Le bon sens suffit à indiquer ou suggérer le sens des dérivés immédiats, comme dans nos langues : qu'est-ce qu'on peut faire d'une *couronne*, sinon *couronner ?*

Réponse. — On oublie que nos langues offrent l'exemple de tous les illogismes et de toutes les absurdités, que la L. I. ne doit pas imiter, mais éviter le plus possible. En outre, si nos langues dérivent immédiatement certains verbes de certains substantifs, elles ont en revanche, des suffixes spéciaux pour dériver des verbes les substantifs d'action, que l'Esperanto dérive immé-

diatement : *couronnement*, *coronation* ne risquent pas de se confondre avec *couronne*. D'ailleurs, il faudrait savoir si un verbe donné est primitif ou dérivé; et c'est justement la difficulté que nous voulons supprimer (pour « décharger la mémoire ! ») Enfin, la relation du verbe au substantif dont il dérive est extrêmement variable et même capricieuse : *saler* est ajouter du sel ; mais *plumer* est enlever des plumes ! Ainsi il arrive (ceci est un fait de notre expérience personnelle) que le même verbe (*dokumenti*, documenter) signifie une chose (*munir de documents*) pour les Français, et autre chose (*prouver par documents*) pour d'autres peuples. L'Esperanto n'a-t-il pas déjà employé le verbe *limi* pour dire : *être contigu*, alors qu'il pourrait aussi bien, et plus vraisemblablement, signifier : *être limite*, ou *limiter? Fotografo*, pour un Français, indique évidemment une personne (*photographe*); pour un Anglais, une chose (*photograph* = une photographie) ; et pour d'autres, un appareil (analogue à *télégraphe* !) Tel est le chaos qu'engendre la dérivation immédiate, quand on s'en rapporte au « bon sens » !

4. Les nouveaux affixes proposés sont trop vagues : est ce que *orizar* signifie : *remplir d'or*, ou *couvrir d'or*? Ils ne suffisent donc pas à exclure toute équivoque.

Réponse. — Cette objection pourrait également s'adresser aux « anciens » affixes, et en fait elle a été adressée. très justement, à plusieurs d'entre eux (*pregeyo, lerneyo*; *vagonaro, navaro*; *haltigilo*, dans le sens de *frein*, etc.). Mais les hommes compétents ont reconnu la nécessité de

quelque élasticité dans le sens des affixes ; et cette élasticité n'a aucun inconvénient, si on n'en abuse pas comme fait l'Esperanto. Par exemple, *pafilo* signifie proprement une arme à feu quelconque, et non un fusil plus spécialement qu'un pistolet ou un canon. *Tranchilo* indique un instrument tranchant quelconque, et non précisément un couteau ; etc. Ido a corrigé ou évité ce défaut. Du reste, dans la langue technique, on a besoin de mots spéciaux pour chaque espèce d'arme à feu, d'instrument tranchant; donc l'emploi de ces mots vagues n'économise qu'une racine entre beaucoup, et cela seulement au prix d'une convention. Ici encore, le but principal ne doit pas être la plus grande économie de racines, mais la logique dans la dérivation.

5. Les nouveaux affixes, et les nouvelles et strictes règles de dérivation, allongeront les mots, et rendront les phrases compliquées, lourdes et ennuyeuses.

Réponse. — Pas plus que les « anciens » affixes, dont d'ailleurs on abuse d'une manière choquante, en des mots comme : *malĝentilulino*, *maloportunajoj*, etc. Si nous ajoutons parfois un suffixe, nous en supprimons d'autres fois un autre: par ex. nous disons *malsaneso* au lieu de *malsano*, mais *malsano* au lieu de *malsanulo* (1). Cela fait en quelque sorte compensation. Du reste, il suffit à présent de lire des textes en Ido, et de constater s'ils sont plus longs et lourds que

(1) Pourquoi dit-on *malsan ul-ejo*, et au contraire : *malliber-ejo* ? On devrait dire aussi : *malliber-ul-ejo* !

les mêmes textes en Esperanto. Or, tout au contraire, ils sont toujours moins longs et plus coulants.

6. Les nouveaux affixes sont peut-être utiles, même nécessaires pour la science ; mais pour la langue commune ils sont trop subtils, trop délicats ; jamais les adeptes n'apprendront à les employer avec justesse ; cela compliquera la langue commune, qui doit être facile pour tous.

Réponse. — Les nouveaux affixes ne sont ni plus difficiles ni plus subtils que les anciens, et toute objection qu'on fait à ceux là retombe nécessairement sur ceux-ci Quoi de plus ordinaire, de plus familier à l'esprit le plus vulgaire, que les idées : « saler la soupe », et « chemin boueux » ? Il faut se garder de distinguer la langue scientifique de la langue commune, car toutes deux doivent avoir la même grammaire, la même syntaxe, et ne constituent vraiment qu'une langue. Peut-on admettre que les ingénieurs diront : « *gudrizar voyo* », et les ouvriers « *gudrar voyo* » (goudronner une route) ? Il faut absolument qu'ils emploient le même mot. Or c'est à la langue scientifique d'imposer à la langue commune ses expressions exactes, non à la langue commune d'imposer à la scientifique ses concepts trop vagues et confus. Si certains ne sont pas assez intelligents pour comprendre l'emploi de tel ou tel suffixe (par ex. *-iz* dans *gudrizar*), ils apprendront ce verbe « tout fait », par l'usage, tout comme ils apprennent à présent bien des dérivés Esperanto tout à fait absurdes, que l'analyse ne peut justifier (ex. *kulpigi*, *elparoli*, et les innombrables dérivés en *-ulo*). Mais pour les autres, il sera plus

facile d'apprendre l'emploi d'affixes logiques et précis que celui de dérivés illogiques, qui constituent de vrais logogriphes. D'ailleurs, l'expérience a déjà montré que les auteurs de cette orgueilleuse objection apprécient fort mal l'intelligence du « plus grand nombre » : et des professeurs d'Ido témoignent qu'ils enseignent facilement le système de dérivation même à des ouvriers allemands, qui le comprennent promptement, pourvu qu'on le leur explique par des exemples bien choisis dans leur langue maternelle ; car toutes nos langues contiennent, à l'état latent, le modèle de toutes ces dérivations logiques (1).

7. Il ne faut pas rendre la langue trop logique, trop parfaite ; ce serait la rendre rigide et la pétrifier, enchaîner et paralyser l'esprit, etc.

Réponse. — Nous ne désirons nullement une langue purement logique et « philosophique », nous avons montré que c'est là un idéal chimérique. Mais on peut et doit exiger de la L. I. qu'elle soit au moins aussi exacte que nos langues, si imparfaites pourtant, et qu'elle fournisse des expressions justes aux idées, quand celles-ci sont précises (ce qui arrive surtout dans le domaine scientifique et technique). Or l'Esperanto est extrêmement pauvre et vague, parce qu'il n'exprime que les idées les plus vulgaires et confuses. Par exemple, cette langue, qui a tant de mots pour indiquer les objets matériels, n'en a presque aucun pour les idées mentales et morales

---

(1) V. Lettre du Dr O. Liesche dans *Progreso*, n° 12, p. 747.

(caractère commun à toutes les langues primitives !). Il n'a aucun mot juste pour dire : *chose*, *audace* (*oser*), *témoin*, *objecter*, *contester*, *prononcer*, *forcer*, et même *charité* ! Il exprime *prudent*, *opportun*, etc., par des périphrases gauches, qui ne sont qu'un signe de détresse. Le Dr Zamenhof dit que, si l'on trouve *parolado* trop vague (pour signifier *discours*), on ne peut pourtant pas dire : *antaupublikparolatajo*. Sans doute ; mais il oublie qu'au lieu d'un dérivé trop long ou trop vague on doit adopter une racine spéciale (ici : *diskurso*) ; du reste, *parolado* n'est pas seulement vague, il est tout à fait faux. Mais cette réponse même prouve qu'il n'a jamais vu le remède qu'en des dérivés et composés compliqués et « kilométriques ». Au surplus, toute règle est une gêne et une restriction de la « liberté » ; mais les règles logiques aident l'esprit, tandis que les règles illogiques finissent par le rebuter. Il n'est pas plus difficile, il est même plus facile d'apprendre et de dire : *orizar*, *elektrizar*, etc., que d'apprendre et de dire : *blindulo*, *richulo*, etc.

8. Quels que soient les défauts de l'Esperanto, il vit, il progresse. Cela ne suffit-il pas ? Nous n'avons ni désir ni besoin d'une langue parfaite.

Réponse. — C'est là le dernier argument des « gens pratiques ». Mais on pouvait l'alléguer de même pour le Volapük il y a 20 ans ; si la « perfection » de la langue est tout à fait indifférente, pourquoi les Espérantistes actuels, et leur Maître tout le premier, n'ont-ils pas adopté le Volapük, qui alors « vivait » et « progressait » ? On le parlait, on se comprenait par son moyen ; cela ne suffisait-il pas ? La vérité est que la L. I. ne

pourra jamais être trop bonne, trop simple, trop facile, et aussi trop précise et trop complète. On dit que l'Esperanto « marche ». Soit ; mais jusqu'où, et jusqu'à quand ? Il prétend être prêt pour l'usage scientifique ; cela est manifestement faux. Il a encore besoin de milliers de mots, que l'on fabrique tout à fait au hasard et sans méthode (de l'aveu des chefs eux-mêmes). Il adopte pêle-même des radicaux absolument inutiles, qui doublent ou triplent ceux qui existent (*redakti*, *redaktoro*, *redakcio* ; *iniciati*, *iniciatoro*, *iniciativo*). Il adopte également sans critique toutes sortes de mots purement nationaux et exotiques, dont les auteurs de dictionnaires eux-mêmes ne savent pas le sens, mais qu'ils enregistrent pieusement, parce que c'est « l'usage » ! Et pour la dérivation en particulier, faute de règles fixes et de quelques suffixes, on forme au hasard des dérivés qui sont des non-sens ou des contre-sens. Or si les maîtres eux-mêmes donnent de tels exemples, que feront les simples adeptes, qui connaissent plus ou moins bien la langue ? Les savants, les commerçants ont besoin d'une langue toute faite, non d'une langue à faire ; car autrement, ils la feront, et la feront mal. Ou plutôt, quand ils s'apercevront que cette langue tant vantée ne leur fournit pas des moyens d'expression suffisants, ils l'abandonneront tout bonnement, et perdront tout désir et tout espoir d'avoir une L. I. Ainsi non seulement on corrompt l'Esperanto, mais on compromet l'idée elle-même, par cette politique insensée et fanfaronne, qui met la charrue avant les bœufs, c'est-à-dire la propagande avant le perfectionnement de la langue, et

qui livre le développement de celle-ci à tous les hasards et caprices de l'usage, lequel a produit nos langues illogiques et irrégulières. Si l'Esperanto doit devenir une « langue vivante », aussi compliquée et fantaisiste que « les autres », ce n'était pas la peine de construire une langue artificielle !

D'autre part, on le lie à un Fundamento, qui rend la langue vraiment incorrigible, car il contient l'exemple et le modèle de tous les défauts que nous avons montrés et amendés ici. Même pour le vocabulaire, le Fundamento empêche toute réforme systématique et l'adoption des mots les plus utiles. Par exemple, on a besoin de la racine **ment**, d'où dérive l'adjectif tout à fait international *mental*. Eh bien ! on ne peut pas la prendre, parce qu'il a plu au Dr Zamenhof de lui donner le sens de *menthe* ; les uns prennent *mens-o* (barbarisme !), d'autres prennent *mental* (avec le suffixe *-al*, inutile et absurde dans un substantif), et d'autres même ont l'audace d'employer *mento*, en lui donnant un double sens. Ainsi l'on a trois radicaux, au lieu d'un seul juste ! Tel est le désordre que produit le Fundamento, par le dogme de l'intangibilité. Non seulement il « conserve » les parties défectueuses de la langue, mais il engendre d'autres défauts sans cesse, fatalement. La superstition du Fundamento est si grande, que certains Espérantistes « fidèles » ne veulent pas introduire le nouveau suffixe *-iz*, parce que le Fundamento dit *aerumi* au lieu de *aerizar*. On répète sans cesse : « Ajoutez, ne changez pas ! » ; mais, en fait, le culte du Fundamento empêche même de faire les adjonctions les plus

utiles et inoffensives, parce qu'elles entraîneraient toujours quelque changement dans le « livre saint ».

D'ailleurs, l'intangibilité, dont on a fait maintenant un dogme, n'était à l'origine, et dans l'esprit du Dr Zamenhof, que provisoire et pratique : elle devait simplement empêcher les changements par initiative privée. Mais elle devait cesser quand une autorité internationale, « académie ou congrès », résoudrait la question de la L. I. et adopterait l'Esperanto, même avec des reformes qui le changeraient « jusqu'à le rendre méconnaissable ». Eh bien ! le Comité de la Délégation était une telle autorité, selon de nombreux Espérantistes mêmes (qui avaient ajourné à cette occasion leurs désirs, projets ou propositions de réformes); et les réformes adoptées par ce Comité n'ont nullement changé la langue « jusqu'à la rendre méconnaissable ». On avait donc le droit d'espérer que le Dr Zamenhof, fidèle à ses promesses solennelles et répétées, accepterait les « améliorations » qui étaient la condition de l'adoption. On sait qu'il n'en a rien été.

Quoiqu'il en soit, les Espérantistes les plus compétents reconnaissent la nécessité de quelques réformes. Les plus clairvoyants et les plus sages pensaient que la réunion du Comité de la Délégation offrait une occasion unique de les réaliser sans compromettre l'unité, et de rendre la langue digne des « sanctions officielles » qu'on rêvait pour elle. En ce qui concerne la dérivation, notamment, la présente *Etude*, communiquée à bien des Espérantistes éminents, a été approuvée de presque tous; quelques-uns seulement y

critiquèrent des détails, d'ailleurs aisés à corriger, et qui ne touchent nullement aux principes. Mais d'autres se déclarèrent « conservateurs » à tout prix, pour des raisons d'ordre pratique, et prétendirent, au contraire, que le moment était on ne peut plus mal choisi pour faire les réformes dont ils avouaient la nécessité « en principe » et en théorie. Les uns affirment que la réforme vient trop tard : l'Esperanto est déjà une « langue vivante », elle a tant d'adeptes, tant de livres, qu'on ne peut plus la refondre comme un simple « projet théorique ». Les autres, au contraire, prétendent que la réforme est trop prématurée : à présent elle ne peut que troubler les adeptes, surtout les novices, et entraver la propagande ; il faut propager avec énergie, avec obstination, la langue telle qu'elle est, avec ses défauts avérés, et différer toute réforme jusqu'au moment où les gouvernements des principaux états, en adoptant l'Esperanto, imposeront et sanctionneront ces réformes par leur autorité et leur pouvoir irrésistible. Ces deux thèses contraires se réfutent l'une l'autre : car, si les raisons pratiques alléguées par les premiers son justes, elles seront encore bien plus fortes au moment plus ou moins lointain où les seconds veulent ajourner toute réforme. Pourtant, il y a des gens qui les soutiennent à la fois toutes deux ! Une telle contradiction prouve simplement qu'ils ne veulent en réalité entendre parler d'aucune réforme, et la renvoient... aux calendes grecques. Mais nous acceptons le rendez-vous ; et puisqu'on se rapporte aux gouvernements pour introduire la L. I. dans les écoles et l'im-

poser au public, nous attendons tranquillement leur jugement; il ne pourra pas différer du jugement des savants, qui tous reconnaissent la supériorité de l'Ido sur l'Esperanto. Si donc les partisans de la L. I., et en particulier les Espérantistes impartiaux et de bonne volonté, veulent sincèrement le triomphe de notre idée, ils doivent adhérer tout de suite à la meilleure langue, à la seule qui ait des chances d'être acceptée un jour par les savants et par les gouvernements.

CONCLUSION

La première édition contenait textuellement les lignes suivantes : « On se tromperait complètement si l'on croyait que cette étude critique est, en intention ou même en fait, défavorable à l'Esperanto; nous tenons à protester d'avance contre toute interprétation pessimiste ou malveillante de notre travail, et à déclarer qu'elle serait absolument contraire à notre opinion ». L'événement a prouvé que cette protestation anticipée n'était pas inutile; car, malgré elle, nos intentions et nos actes ont été indignement dénaturés par le fanatisme et l'esprit de parti. « Si sévère que notre critique puisse paraître, elle ne porte nullement sur les principes de l'Esperanto, mais uniquement sur l'application plus ou moins conséquente qu'on en fait... Nos propositions n'ont aucun caractère subversif, et ne peuvent même pas être appelées des *réformes* : elles visent simplement à régulariser, elles sont donc essentiellement *conservatrices* des principes de la langue. Qu'une telle rectification soit possible, en conformité ou mieux en application de ces principes, c'est peut-être la meilleure preuve de leur excellence ». Et nous ajoutions qu'aucune autre langue artificielle (encore moins nos langues naturelles) ne résisterait à une semblable critique; de sorte que « la régularisation des dérivations... donnerait à l'Esperanto une supériorité décisive sur toutes les langues... (1) ».

---

(1) Nous laissons à juger avec quelle bonne foi on peut nous objecter que, par le seul fait que nous re-

On vante par-dessus tout la logique qui règne dans l'Esperanto, notamment dans son système de dérivation; on devrait dire que cette logique est immanente dans les principes, mais qu'elle est constamment violée dans l'application. On ne peut donc pas faire à l'Esperanto un mérite de ses principes, alors qu'il les oublie et les contredit sans cesse dans la pratique. Or « l'illogisme et l'idiotisme sont les vers rongeurs d'une langue artificielle; si l'Esperanto veut vivre et prospérer, il faut qu'il se purge de ces éléments de décadence et de dissolution... ». Mais comme le Fundamento contient le germe de ces tendances corruptrices, elles n'ont fait que se développer sous la direction des « conservateurs ». Elles se manifestaient déjà, dès 1906, dans les dictionnaires allemands approuvés par le Dr Zamenhof; elles ont depuis lors éclaté à tous les yeux, dans d'autres dictionnaires fondés sur la même méthode, ou absence de méthode, qui consiste à « enregistrer » passivement l'usage. Cette œuvre d'épuration et de codification, à laquelle le Comité de la Délégation a en vain convié le Lingva Komitato (qui se croit, à tort ou à raison, lié par le Fundamento), il l'a effectuée seul : et le résultat de ce travail a été la *Langue internationale de la Délégation*, connue sous le nom d'*Ido*.

---

connaissions l'excellence des principes de l'Esperanto, et que le Comité avait adopté l'Esperanto « en principe », nous étions obligés d'en adopter en bloc tous les défauts et toutes les tares, et de nous prosterner devant le Fundamento et le Lingva Komitato, « seule autorité en matière de langue ».

C'est ainsi que notre travail personnel, destiné en toute bonne volonté et en toute bonne foi à améliorer l'Esperanto, a contribué à la constitution d'une autre langue, ou plutôt, au perfectionnement de l'Esperanto sous un autre nom, puisque le Dr Zamenhof l'a ainsi voulu. Les auteurs de ce perfectionnement ne demandaient qu'à en laisser tout le mérite et l'honneur au Dr Zamenhof; ils n'ont jamais prétendu attenter à son « autorité » ni diminuer sa « gloire ». Mais ils ont vérifié, une fois de plus, cette loi générale de l'histoire des inventions : c'est que les hommes de génie qui apportent au monde une idée nouvelle et féconde ne vont jamais jusqu'au bout, ils s'arrêtent à mi-chemin, et font œuvre incomplète et inachevée; ils laissent à d'autres le soin de la compléter et de la mettre au point; et souvent ils considèrent ces continuateurs de leur œuvre comme des ennemis, les accusent de plagiat ou de trahison. C'est là une faiblesse humaine, bien explicable et bien excusable. Mais elle n'a jamais arrêté le progrès inévitable, qui ne fait nullement acception de personnes. Jamais un inventeur n'a osé déclarer son œuvre « intangible » ; car, qu'il le veuille ou non, il vient toujours un moment où on la perfectionne, et cela, non par ambition, orgueil ou envie, comme le prétendent les âmes basses, mais simplement parce que l'humanité ne s'arrête jamais dans sa recherche du mieux. Oui, « le mieux est l'ennemi du bien » ; mais seulement quand le « bien » prétend barrer la route au « mieux ».

TABLE DES MATIÈRES

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer. — 1910.